

UNIVERSITÉ DE ZAGREB  
FACULTÉ DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES  
DÉPARTEMENT D'ÉTUDES ROMANES

Sara Dukić

**TRADUCTION ET ANALYSE TRADUCTOLOGIQUE  
DE LA NOUVELLE « LA MONTAGNE DU DIEU VIVANT »  
DE JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO**

Mémoire de master 2  
Master en langue et lettres françaises, mention traduction

Sous la direction de  
Evaine Le Calvé Ivičević  
et  
Marinko Koščec

Zagreb, décembre 2014

SVEUČILIŠTE U ZAGREBU  
FILOZOFSKI FAKULTET  
ODSJEK ZA ROMANISTIKU

Sara Dukić

**PRIJEVOD I TRADUKTOLOŠKA ANALIZA NOVELE  
„PLANINA ŽIVOG BOGA“  
JEANA-MARIEA GUSTAVEA LE CLÉZIOA**

Diplomski rad

Mentor:

mr. sc. Evaine Le Calvé Ivičević

Komentor:

dr. sc. Marinko Koščec

## Zagreb, prosinac 2014. 0. INTRODUCTION

.....	4
I. MÉTHODOLOGIE .....	5
II. CHOIX DU TEXTE SOURCE .....	9
1.2.1 L'auteur et son œuvre .....	9
1.2.2 Caractéristiques du texte source .....	11
II. TRADUCTION DE LA NOUVELLE « LA MONTAGNE DU DIEU VIVANT » .....	13
IV. ANALYSE DE LA TRADUCTION .....	29
4.1. ANALYSE DES TEMPS VERBAUX .....	29
4.2. PROCÉDÉS TECHNIQUES DE LA TRADUCTION DE VINAY ET DARBELNET .....	32
4.2.1. L'emprunt .....	32
4.2.2. Le calque .....	33
4.2.3. La traduction littérale .....	33
4.2.4. La transposition .....	34
4.2.5. La modulation .....	35
4.2.6. L'équivalence .....	36
4.2.7. L'adaptation .....	36
4.3. ANALYSE DE LA TRADUCTION SELON LES PROCÉDÉS TECHNIQUES DE LA TRADUCTION DE VINAY ET DARBELNET .....	37
4.3.1. La traduction littérale .....	37
4.3.2. La transposition .....	38
4.3.3. La modulation .....	40
4.3.4. L'équivalence .....	42
V. CONCLUSION .....	44
VI. BIBLIOGRAPHIE .....	45
VII. SITOGRAPHIE .....	47
ANNEXE	

Le texte source

## **RÉSUMÉ**

Le présent mémoire de master comporte notre traduction de la nouvelle *La montagne du dieu vivant* de Jean-Marie Gustave Le Clézio et son analyse. Le mémoire est divisé en trois parties : l'introduction, la traduction et l'analyse de la traduction.

L'introduction consiste en une description de la méthodologie de la traduction et une présentation de l'auteur et de la nouvelle choisie. Ensuite, nous proposons notre traduction croate et après nous expliquons des procédés techniques de la traduction de Vinay et Darbelnet selon lesquels nous analysons notre propre traduction.

## **SAŽETAK**

Cilj je ovog diplomskog rada prijevod novele *La montagne du dieu vivant* Jeana-Mariea Gustavea Le Clézioa na hrvatski jezik te analiza našeg prijevoda. Rad je podijeljen na tri velike cjeline : uvod, prijevod i analizu našeg prijevoda.

Uvod se sastoji od sažete traduktološke metodologije te predstavljanja autora i novele izabrane za ovaj rad. Nakon uvoda slijedi prijevod novele i poglavlje u kojem iznosimo pregled traduktoloških postupaka prema Vinayju i Darbelnetu pomoću kojih smo i napravili analizu prijevoda.

## 0. INTRODUCTION

Le présent mémoire de master porte sur la traduction en croate de la nouvelle *La montagne du dieu vivant* du recueil de nouvelles *Mondo et autres histoires* de Jean-Marie Gustave Le Clézio. Notre traduction est accompagnée d'une analyse traductologique dans laquelle nous nous proposons de révéler les difficultés rencontrées lors de la traduction et donnons des exemples et des solutions de traduction selon les procédés techniques traductologiques de Vinay et Darbelnet. Nous avons divisé notre mémoire en trois parties.

La première partie comporte la présentation de la méthodologie de notre travail et les informations sur l'auteur et l'oeuvre que nous avons choisis pour ce mémoire.

La deuxième partie contient notre traduction en croate. Il faut souligner que nous proposons ici la première traduction en croate de la nouvelle choisie.

La troisième et dernière partie porte sur l'analyse de la traduction en croate que nous avons réalisée. Nous allons systématiquement présenter les difficultés que nous avons rencontrées au cours de notre travail de traduction. Dans un premier temps, nous nous pencherons sur les procédés techniques de traduction de Vinay et de Darbelnet accompagnés des exemples en général. Dans un deuxième temps, nous offrirons une illustration de la mise en oeuvre des procédés cités à partir du chapitre choisi en élaborant notre analyse par des exemples directs du texte traduit. Ce travail est clos par une conclusion dans laquelle nous récapitulons les résultats de nos observations et remarques. Dans l'intention que notre lecteur puisse comparer directement la traduction croate et le texte source, nous joignons la nouvelle originale en français dans l'annexe à la fin du travail.

## I. MÉTHODOLOGIE

Le mot français « traduire » tire son origine du verbe latin « traducere » signifiant « faire passer ». À partir de cette étymologie, nous pouvons définir la traduction comme l'activité de faire passer un texte choisi de sa langue originale dans une autre langue. C'est l'essentiel du domaine d'étude qu'est la traductologie. La notion de traductologie a été employée pour la première fois en 1972 par le traductologue contemporain français Jean-René Ladmiral. Selon lui, la traductologie représente une activité humaine quotidienne et constante, soit il s'agit d'une même langue, soit il s'agit d'un procès d'interprétation du sens entre deux ou plusieurs langues. Le mot *traduction* désigne à la fois la pratique traduisante, l'activité du traducteur (sens dynamique) et le résultat de cette activité, le texte cible lui-même (sens statique)<sup>1</sup>. Le but fondamental de la traduction est la compréhension et le transfert précis du sens du texte original, de la *langue de départ* ou *langue source* à la *langue d'arrivée* ou *langue cible*. Dans cette langue on essaye de traduire le texte de façon qu'il ait le même sens et le même effet sur les lecteurs que l'original. C'est pour le lecteur que le traducteur intervient sur un texte et c'est pour servir l'énonciateur du texte dans le sens voulu par cet énonciateur.<sup>2</sup> La qualité de la traduction implique la fidélité à l'original qui peut être atteinte par la compréhension et la reformulation du texte original dont le message doit être transféré le mieux possible.

Les théoriciens, les linguistes et les traductologues essaient de développer de plus en plus la théorie et la pratique de la traductologie, d'autant plus que la traductologie est une discipline jeune. La définition de la traduction, les critères de sa qualité, les problèmes pendant le transfert du message et du style du texte original, la question de savoir si la traduction est vraiment possible, sont les sujets principaux des polémiques en traductologie. Nous pouvons remarquer qu'il existe des définitions de la traduction à des niveaux différents et que les théoriciens que nous allons citer ici soulignent différentes priorités pour la traduction réussie : contenu, style, sens, signification du texte etc.

Alexander F. Tytler (1747 – 1813), écrivain et avocat britannique d'origine écossaise, précise qu'une traduction doit exprimer les *idées* essentielles et le *style* du texte original et

---

<sup>1</sup> Ladmiral, Jean-René, *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Éditions Gallimard, Paris, 1994, p. 11

<sup>2</sup> Gile, Daniel, *La traduction. La comprendre, l'apprendre*, PUF, Paris, 2005, p. 101

qu'elle doit posséder et conserver son aisance. Il ajoute aussi que la traduction doit être une transcription complète du contenu de l'original (fidélité au contenu) et que le style et toute la traduction doivent porter le même caractère que l'original (fidélité à la forme).<sup>3</sup> D'un autre côté, à un niveau plus scientifique, le linguiste suisse Ferdinand de Saussure (1857 – 1913) ne croit pas à la traduction mot pour mot car, pour lui, c'est *le sens* d'un mot qui est le plus important. Le sens d'un mot dépend de l'existence de tous les autres mots qui influencent à la réalité désignée par ce mot particulier.<sup>4</sup> Pour le linguiste américain Leonard Bloomfield (1887 – 1949) le sens d'un énoncé reste inaccessible comme nous n'avons pas de moyens de définir la plupart des significations.<sup>5</sup> Donc, chaque fois que nous voulons faire passer le sens d'une langue dans une autre, le résultat ne peut jamais être certain. Comme Saussure et Bloomfield, le linguiste danois Louis Hjelmslev (1899 – 1965) refuse toute utilisation des significations et essaie de mettre la connaissance du sens au-delà du point d'arrivée de la linguistique descriptive, et non au point de départ. Ils visent à approcher finalement le sens en fournissant des méthodes plus scientifiques.<sup>6</sup>

Ensuite, le milieu socioculturel peut aussi occuper une place essentielle dans la compréhension et la traduction du texte original. Le linguiste et anthropologue américain Benjamin Lee Whorf (1897 – 1941) explique le langage comme une classification et une réorganisation, que ce n'est pas toujours le même monde qu'expriment des structures linguistiques différentes et que les peuples différents analysent la même expérience différemment. Selon Whorf, il existe une *équivalence fonctionnelle* (passage de l'idée) et une *équivalence formelle* (reproduction du contenu et de la forme) comme deux approches traductologiques.<sup>7</sup> Pour une traduction de qualité, il est important de faire passer le message principal en reproduisant la forme et le contenu le plus littéralement possible pour que la traduction puisse fonctionner.

Nous sommes d'accord avec le linguiste français Georges Mounin (1910 – 1993) qu'une traduction ne peut pas être originale<sup>8</sup> car deux langues différentes portent leurs particularités et caractéristiques différentes, soit lexicales, soit grammaticales etc., et qu'en plus il faut faire attention au style unique de l'auteur, particulièrement dans le cas de la

---

<sup>3</sup> Tytler, Alexander F., *Essay on the Principles of translation*, John Benjamins, London, 1797, p. 80, p. 158

<sup>4</sup> Le Calvé Ivičević, Evaine, *Lectures en traductologie*, 2012, p. 5

<sup>5</sup> *ibid.* : p. 8

<sup>6</sup> *ibid.* : p. 11

<sup>7</sup> *ibid.* : p. 15

<sup>8</sup> Mounin, Georges, *Les belles infidèles*, Cahiers du sud, Paris, 1955, p. 7

traduction des textes littéraires. La traduction n'est pas toujours facile, ni toujours à tout coup possible et parfaite du premier coup.<sup>9</sup> La reproduction de la forme et du style, leur adaptation pour les lecteurs de langue d'arrivée et le transfert du message essentiel représentent la base d'une traduction efficace et bien rédigée, voire réussie. Selon Vinay (1910 – 1999) et Darbelnet (1904 – 1990) celui qui traduit comprend avant de traduire, et traduit pour faire comprendre.<sup>10</sup> Premièrement, ils définissent la traduction comme un art, « un huitième art en quelque sorte » parce que, croient-ils, « il est possible de comparer plusieurs traductions d'un même original, d'en jeter certaines comme mauvaises, d'en louer d'autres pour leur fidélité et leur mouvement. »<sup>11</sup>

Eugene Nida (1914 – 2011) définit la tâche d'un traducteur comme devant s'appuyer sur l'équivalence dynamique. Ce linguiste et traducteur américain propose l'équivalence dynamique qui consiste en une adaptation grammaticale et lexicale du texte original et aux références culturelles dans le texte d'arrivée.<sup>12</sup> C'est-à-dire qu'une bonne traduction devrait reproduire à la fois la forme et le sens de texte du départ et les adapter aux compétences et connaissances linguistiques et culturelles des lecteurs du texte d'arrivée. Dans cet aspect socioculturel en tant que partie très importante dans la traduction nous pouvons remarquer la similitude entre Nida et Whorf, qui tente de relier la traductologie et l'anthropologie en quelque sorte.

Sur la question de l'importance du bilinguisme, Daniel Gile est d'accord avec Vinay et Darbelnet<sup>13</sup> : pour un traducteur il ne suffit pas d'être bilingue, voire polyglotte. Un traducteur doit avoir une parfaite maîtrise de sa langue maternelle, disposer d'une importante culture générale, ainsi qu'avoir une bonne connaissance du métier<sup>14</sup>, et c'est, selon Gile, l'un des critères principaux pour rédiger une bonne traduction. Dans son ouvrage *La traduction. La comprendre, l'apprendre*, Gile traite les qualités indispensables du traducteur, « l'importance de la prise de décisions, les stratégies d'acquisitions de connaissances, de fidélité et de résolution des problèmes ». <sup>15</sup>

---

<sup>9</sup> ibid. : p. 158

<sup>10</sup> Vinay, Jean-Paul, Darbelnet, Jean, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Didier, Paris, 1972, p. 24

<sup>11</sup> ibid. : p. 23

<sup>12</sup> Le Calvé Ivičević, Evaine, *Lectures en traductologie*, 2012, p. 21

<sup>13</sup> Vinay, Jean-Paul, Darbelnet, Jean, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Didier, Paris, 1972, p. 24

<sup>14</sup> Tamba, Irène (directeur), Gile, Daniel, *La traduction. La comprendre, l'apprendre*, PUF, collection Linguistique nouvelle, 2005

<sup>15</sup> Tamba, Irène (directeur), Gile, Daniel, *La traduction. La comprendre, l'apprendre*, PUF, collection Linguistique nouvelle, 2005



La forme et le style sont deux éléments qui sont toujours considérés comme « les plus grands maux » de la traduction littéraire, conclut le traducteur contemporain Ibrahim Dasuki Danbaba dans son article *Les problèmes pratiques de la traduction littéraire* sur l'exemple de la traduction d'une oeuvre nigérienne en français<sup>16</sup>. Ces « maux » déterminent ou même influent sur le choix des équivalences entre deux langues et on « exige la plupart du temps que le texte d'arrivée ait la même fin esthétique et soit aussi fonctionnel que le texte de départ, ce qui revient à demander que le traducteur soit un créateur et un innovateur ».<sup>17</sup> La traduction ou le texte d'arrivée ne peut être un original par rapport au texte cible ; pourtant elle représente un original pour soi-même, une des versions de l'interprétation de l'original.

---

<sup>16</sup> Danbaba, Ibrahim Dasuki, « Les problèmes pratiques de la traduction littéraire: le cas de la traduction en français de Magana Jari Ce », dans *Synergies Afrique Centrale et de l'Ouest*, n°4, p. 97

<sup>17</sup> *ibid.*: p. 98

## II. CHOIX DU TEXTE SOURCE

Pour bien traduire un auteur, il est inévitable de faire connaissance avec sa biographie et sa bibliographie, mais aussi de comprendre ses pensées et sa perspective stylistique. Dès lors que nous avons découvert et interprété l'idée de l'auteur, nous pouvons traduire les mots et le sens. Il faut toujours faire attention à cet aspect de la traduction littéraire car on traduit non seulement le texte comme un ensemble des mots, phrases et constructions grammaticales, mais aussi des détails caractéristiques pour un auteur donné.

Jean-Marie Gustave Le Clézio est l'auteur de la nouvelle que nous avons choisie pour le sujet de ce mémoire. Le Clézio connaît un grand succès dès ses premières parutions et il est l'un des auteurs de langue française les plus traduits au monde. Nous avons trouvé un essai, un récit et un recueil de nouvelles qui sont traduits en croate : *Ailleurs* (*Drugdje*<sup>18</sup>), *L'Africain* (*Afrikanac*<sup>19</sup>) et *Mondo et autres histoires* (*Mondo i druge priče*). Trouvée dans le recueil *Mondo et autres histoires*, la nouvelle *La montagne du dieu vivant* représente notre choix pour la traduction et l'analyse traductologique, un vrai défi, aussi.

### 2.1 L'auteur et son œuvre

Originaire d'une famille de Bretagne émigrée à l'île Maurice au XVIII<sup>ème</sup> siècle, J. M. G. Le Clézio est né à Nice le 13 avril 1940. Il a poursuivi des études au Collège littéraire universitaire de Nice et est docteur ès lettres. L'un des faits les plus intéressants concernant sa vie est qu'il n'a jamais cessé d'écrire depuis l'âge de sept ans. Influencé par ses origines familiales, par ses voyages et par son goût pour les cultures étrangères, plutôt exotiques, Le Clézio a créé un œuvre d'une quarantaine de volumes : contes, romans, essais, nouvelles, traductions de mythologie indienne, préfaces et articles et quelques contributions à des ouvrages collectifs. Son œuvre porte les caractéristiques du *nouveau roman*, mouvement littéraire conçu pendant les années 1950. Le but du *nouveau roman* est la lecture active, la réflexion approfondie, et la maîtrise d'une certaine culture utilisée par l'auteur en permettant

---

<sup>18</sup> traduit par Dragutin Dumančić : *Drugdje*, Ceres, Zagreb, 2010

<sup>19</sup> traduit par Marija Paprašarovski : *Afrikanac*, Hrvatsko filološko društvo : Disput, Zagreb, 2009

au livre d'exister. Les écrivains du nouveau roman tentent de comprendre le monde et d'être conscients dans leur activité littéraire. Il est très important que l'auteur exprime son message et que le lecteur le comprenne, tandis que l'intrigue et les personnages se situent au second plan.

Se rapprochant des recherches formalistes du *nouveau roman*, vingt ans après sa naissance Le Clézio a publié ses premiers volumes – *Le procès verbal* (1963), *La fièvre* (1965), *Le déluge* (1966) – dans lesquels il aborde la douleur et l'angoisse du monde moderne, notamment du monde urbain. Pendant ses voyages partout dans le monde (Thaïlande, Mexique, Panama, Bangkok, Boston, Albuquerque, Corée etc.), Le Clézio a fait connaissance avec la réalité de la société moderne. L'histoire turbulente de la seconde moitié du siècle précédente a influencé évidemment sur la vie quotidienne, même sur l'esprit et les pensées des gens. L'auteur a été énormément inspiré et cela l'a rendu un écrivain engagé. Le transfert subtil de ses messages et l'encouragement à apprécier la vie se cachent dans son style et la forme simple. Il dit : « La vie, je trouve ça bien fatigant. [...] Maintenant, il s'agit de vieillir vite, d'avaler les années le plus vite possible, sans regarder à gauche ni à droite. [...] Nous vivons dans un monde bien fragile. Il faut faire attention où nous posons notre regard, il faut se méfier de tout ce que nous entendons, de tout ce qui nous touche. »<sup>20</sup>

Ses publications suivantes sont marquées par l'exploration de l'ailleurs et par les préoccupations écologiques – *Terra amata* (1967), *Le livre des fuites* (1969), *La guerre* (1970) – et par son séjour chez les indiens du Mexique – *Les géants* (1973), *L'extase matérielle* (1967), *Mydriase* (1973) etc. Il a écrit aussi les oeuvres qui reflètent la fiction, l'onirisme et l'état méditatif, comme *Mondo et autres histoires* (1978) et *Désert* (1980), par exemple. Il retient la confrontation entre l'individu et la société, le lyrisme, l'influence du monologue intérieur, c'est-à-dire du flux de conscience et la démarche de l'écrivain voyageur. Au milieu des années 1980, il a commencé à aborder au sein de ses oeuvres des thèmes plus personnels portant des caractéristiques autobiographiques – *Le chercheur d'or* (1985), *Onitsha* (1991), *La quarantaine* (1995), *L'africain* (2004) etc.

Le premier prix qu'il a gagné était le prix Renaudot en 1963 pour *Le procès verbal*. À l'occasion de la sortie de *Désert*, ce grand romancier et essayiste français, à savoir francophone, a été le premier à recevoir le grand prix de littérature *Paul-Morand* de

---

<sup>20</sup> Le Clézio, Jean-Marie Gustave, *La fièvre*, Gallimard, Paris, 2003, p. 7

l'Académie française pour l'ensemble de son oeuvre. Après son obtention du prix Nobel de littérature en 2008, le ministre des affaires étrangères mexicain lui a décerné l'Aigle aztèque en 2010 pour sa spécialisation civilisations antiques mexicaines. Outre les prix cités, Le Clézio est connu pour beaucoup d'autres prix grâce aux lecteurs et à la critique littéraire qui confirment la haute qualité de son oeuvre depuis cinquante ans. Nous avons trouvé cette préface dans *La fièvre* qui pourrait le mieux décrire son écriture : « L'écriture, il ne reste plus que l'écriture seule, qui tâtonne avec ses mots, qui cherche et décrit, avec minutie, avec profondeur, qui s'agrippe, qui travaille la réalité sans complaisance. C'est difficile de faire de l'art en voulant faire de la science. J'aimerais bien avoir en quelque sorte un ou deux siècles de plus pour savoir. »<sup>21</sup>

## 2.2 Caractéristiques du texte source

*Mondo et autres histoires* est un recueil de huit nouvelles : *Mondo*, *Lullaby*, *La montagne du dieu vivant*, *La route d'eau*, *Celui qui n'avait jamais vu la mer*, *Hazaran*, *Peuple du ciel* et *Les bergers*. Chaque nouvelle consiste en une narration à la troisième personne qui semble tout à fait objective, mais on peut remarquer la présence de l'auteur et qu'il intervient nettement à la façon des conteurs des histoires traditionnelles.

Les nouvelles évoquent les aventures d'un enfant qui part en quête d'un ailleurs qui est souvent plus accessible qu'il n'y paraît. Les héros sont les adolescents qui quittent leur entourage qu'ils connaissent bien et qui vivent des expériences émouvantes pendant leurs voyages. Ces voyages physiques et spirituels qui imprègnent les histoires de mystère révèlent les idées essentielles de l'auteur ; les voyages sont circulaires dans le temps cyclique, les héros partent aux aventures surnaturelles, presque mystiques, affrontent les tentations de réapprendre à vivre et surmontent des périls pour atteindre une sorte de salut. Les héros sont un peu naïfs, rêveurs, chercheurs de bonheur et d'honnêteté ; ils sont menés par le hasard, par l'instinct et par des amis ou des personnages qui révèlent un autre monde, un autre univers. Bien que Le Clézio ne donne que les indications nécessaires à la compréhension du récit, n'indiquant pas non plus quel est leur avenir, ses héros représentent son intention essentielle : pour nous ouvrir les yeux et pour nous montrer sa vision du monde.

---

<sup>21</sup> *ibid.* : p. 8

Son écriture est limpide, très lyrique, suscitant un monde qui est souvent nimbé de merveilleux et d'une magie naissant pourtant du réel et du quotidien.<sup>22</sup> Essayer de s'enfuir constamment à l'égard de l'entourage urbain et le mécontentement avec la civilisation moderne encouragent notre auteur à explorer un monde différent, un monde de rêves, de sentiments et de réflexions. Cette révolte et l'amour pour l'inconnu est visible dans le décodage des symboles (objets, lieux, personnages...) qui font partie de la forme et du style simple des textes.

---

<sup>22</sup> Thibault, Bruno, *J.M.G. Le Clézio et la métaphore exotique*, Rodopi, Amsterdam, 2009, p. 75

### III. TRADUCTION DE LA NOUVELLE « LA MONTAGNE DU DIEU VIVANT »

#### *Planina živog boga*

Planina Reydarbarmur nalazila se na desnoj strani zemljanog puta. Obasjana svjetlom 21. lipnja, planina je bila vrlo visoka i široka, uzdizala se nad zemljom stepa i velikim hladnim jezerom, a Jon nije vidio ništa drugo osim nje. No to nije bila jedina planina. Malo dalje prostirao se masiv Kalfstindar, velike doline urezane sve do mora, a na sjeveru, poput čuvara, tamna masa ledenjaka. Ali Reydarbarmur je bio ljepši od svih drugih, izgledao je veći, netaknutiji, zbog blage linije koja se neprekinuto protezala od podnožja do vrha. Dodirivao je nebo, a smotuljci oblaka prelazili su preko njega poput vulkanskog dima.

Jon je hodao prema Reydarbarmuru. Ostavio je svoj novi bicikl uz jedan obronak na putu i hodao kroz polje vrijeska i lišaja. Nije znao zašto hoda prema Reydarbarmuru. Oduvijek je poznavao tu planinu, gledao ju je svakog jutra još od djetinjstva, međutim, danas, kao da mu se Reydarbarmur prvi put ukazao. Gledao ju je i kada je pješao duž asfaltirane ceste do škole. Nije bilo mjesta u dolini s kojeg se planina nije mogla vidjeti. Podsjećala je na neki mračan dvorac koji je vladao prostranstvom mahovine i lišaja, pašnjacima s ovcima i selima, i koji je motrio čitavu zemlju.

Jon je naslonio svoj bicikl na mokri zemljani nasip. Danas je prvi put izašao na biciklu nakon dugo vremena, borio se s vjetrom koji ga je izmorio, duž čitave uzbrdice koja vodi do podnožja planine, a obrazi i uši su mu se zažarili.

Možda je svjetlost bila to što ga je privlačilo prema Reydarbarmuru. Tijekom zimskih mjeseci, kada oblaci klize tik iznad tla ispuštajući soliku, planina se činila jako dalekom, nedostupnom. Ponekad je okružena munjama, plava pod crnim nebom, a ljudi u dolinama su je se bojali. No, Jon se nije bojao. Gledao ju je i činilo se da i ona gleda njega, iz dubine oblaka, preko velike sive stepe.

Danas ga je možda lipanjska svjetlost dovela do planine. Svjetlost je bila lijepa i blaga, usprkos hladnoći vjetra. Dok je hodao po vlažnoj mahovini, Jon je vidio kukce koji su se micali pod svjetlom, male komarce i mušice kako lete iznad bilja. Divlje pčele kružile su oko bijelog cvijeća, a na nebu, ptice nalik čapljama jako su brzo mahale krilima, lebdeći iznad lokvi vode, a zatim bi odjednom nestale u vjetru. To su bila jedina živa bića.

Jon se zaustavio kako bi poslušao šum vjetra. Stvarao je neobičnu i lijepu glazbu u udubinama te u granama grmlja. Čuli su se krikovi ptica skrivenih u mahovini; njihovo pištavo kriještanje jačalo je s vjetrom, a potom se prigušilo.

Lijepa lipanjska svjetlost osvjetljavala je planinu. Približavajući se, Jon je razabirao da je nepravilnija nego što se doimala izdaleka; njezina je gromada stršila iz bazaltne doline poput velike razrušene kuće. Rubovi stijena bili su jako visoki, neki izlomljeni na pola, a crne pukotine razdvajale su kamene zidove poput tragova udaraca. U podnožju planine tekao je potok.

Jon nikada nije vidio ništa slično. Bio je to bistar potok, nebesko plav, što je polagano tekao vijugajući kroz zelenu mahovinu. Jon se polako približio, tapkajući po tlu da ne bi propao u blato. Kleknuo je uz potok.

Plava voda tekla je i žuborila, glatka i čista poput stakla. Dno potoka bilo je prekriveno kamenčićima, i Jon uroni ruku kako bi pokupio jednoga. Voda je bila ledena i dublja no što je mislio pa je ruku morao gurnuti sve do pazuha. Prstima je zgrabio jedan kamenčić, bijeli, pomalo proziran, u obliku srca.

Odjednom je, opet, Jon imao dojam da ga netko gleda. Uspravio se drhteći, rukav kaputa bio je mokr od ledene vode. Okrenuo se, pogledao oko sebe. Dokle god mu je pogled sezao, nije bilo ničega osim doline koja se blago spuštala, velike nizine mahovine i lišaja kojom je prolazio vjetar. Sada više nije bilo ni ptica.

U samom podnožju nizbrdice, Jon je razabrao crvenu mrlju svog novog bicikla naslonjenog na nasip prekriven mahovinom, i to ga je umirilo.

To što je pristiglo kada se nagnuo nad potok nije bio baš pogled. To je bilo nešto poput glasa koji je izgovorio njegovo ime, sasvim tiho, u unutrašnjosti njegovog uha, tihog i nježnog glasa koji nije bio nalik ničemu poznatom. Ili, pak, vala koji ga je omotao poput svjetlosti i od kojeg je zadrhtao, kao što oblak prolazi i otkrije sunce.

Jon je neko vrijeme išao duž potoka, u potrazi za plicakom. Pronašao ga je malo dalje, na izlazu meandra, i pregazio potok. Voda se slijevala preko plosnatog kamenja u plicaku, a buseni zelene mahovine otkidali su se od obale i nečujno klizili niz struju. Prije nego što je nastavio hodati, Jon je opet kleknuo kraj potoka i popio nekoliko gutljaja divne ledene vode.

Oblaci su se razmicali pa ponovno skupljali, svjetlost se neprestano mijenjala. To je bila neka čudna svjetlost, kao da nije potjecala od sunca; lebdjela je u zraku, oko kamenih zidova. To je bila vrlo troma svjetlost i Jon je shvatio da će ovako trajati još mjesecima, slabeći, dan za danom, popuštajući noći. Upravo je nastala, izašla iz zemlje, upalila se na nebu među oblacima, kao da će zauvijek živjeti. Jon je osjetio kako ulazi u njega preko kože cijelog tijela i lica. Pržila je i prodirala u pore kao vruća tekućina, natapala mu odjeću i kosu. Najednom ga je obuzela želja da se razodjene. Odabrao je mjesto gdje je tlo prekriveno mahovinom tvorilo udubinu zaklonjenu od vjetra te je svukao svu odjeću. Zatim se valjao po vlažnoj zemlji tarući noge i ruke po mahovini. Mekani buseni škripjeli su pod težinom njegovog tijela, prekrivali ga hladnim kapljicama. Jon je ostao nepomičan, ispružen na leđima, raširenih ruku, gledao je u nebo i slušao vjetar. U tom trenutku, iznad Reydarbamura, oblaci su se razmaknuli i sunce je upeklo u Jonovo lice, prsa i trbuh.

Jon se odjenuo i počeo hodati prema planinskom zidu. Lice mu je bilo vruće, a u ušima mu je šumjelo, kao da se napio piva. Stopala su mu se sklizala po mahovini, bilo mu je teško hodati ravno. Stigavši do kraja livade prekrivene mahovinom, Jon se počeo uspinjati planinskim grebenom. Teren je bio pun grba i uleknuća, između tamnih bazaltnih stijena vijugale su staze od plovuća, koji je škripao i drobio se pod njegovim potplatima.

Pred njim, planina se uzdizala poput zida tako visoka da se vrh nije moglo vidjeti. Nije bilo načina da se dođe do njega. Jon je zaobišao planinske zidine pa se stao ponovno penjati prema sjeveru, u potrazi za prolazom. Iznenada ga je i našao. Udar vjetra, od kojeg ga su dotle štatile zidine, najednom ga je pogodio i on posrnu unatrag. Pred njim, široki rasjed razdvajao je crnu stijenu, poput divovskih vrata. Jon uđe.



Između zidova rasjeda, velike bazaltne stijene mjestimice su se urušile i razasule pa se trebao penjati polako uz pomoć svakog usjeka, svake pukotine. Uspinjao se stijenu po stijenu, zastajkujući da odahne. Nešto ga je požurivalo, htio je čim prije stići na vrh rasjeda. Nekoliko je puta skoro pao na leđa jer su kameni blokovi bili vlažni i prekriveni lišajem. Jon je objema rukama zgrabio oslonac, i u jednom je trenutku slomio nokat na kažiprstu ni ne osjetivši. Vrućina je nastavljala kolati njegovom krvi, usprkos ugodnoj hladovini.

Na vrhu rasjeda se okrenuo. Velika dolina vulkanskih ploča i mahovine pružala se unedogled, a po ogromnom nebu valjali su se sivi oblaci. Jon nikada nije vidio ništa ljepše. Zemlja kao da je postala daleka i prazna, bez ljudi, bez životinja, bez drveća, velika i usamljena poput oceana. Tu i tamo bi se, iznad doline, raspuknuo oblak i Jon bi ugledao kose zrake kiše i prstenove svjetlosti.

Jon je promatrao nizinu, nepomično, leđima naslonjen na kameni zid. Pogledom je potražio crvenu mrlju svog bicikla i obris kuće svoga oca na drugom kraju doline. Ali ih nije razabirao. Sve što je poznao nestalo je, kao da se zelena mahovina popela dovde i sve prekrila. Tek se, u podnožju planine, sjajio potok, nalik dugoj zmiji azurno plave boje. Ali i on je nestajao, u daljini, kao da je utjecao u neku špilju.

Odjednom, Jon se zagledao u mračni rasjed pod sobom i prošli su ga trnci; toga nije bio ni svjestan dok se uspinjao stijenama, ali svaki komad bazalta bio je jedno gazište divovskog stubišta.

No, još jednom je Jon osjetio čudan pogled kako ga okružuje. Nepoznata prisutnost morila mu je glavu, ramena, cijelo tijelo, mračan i moćan pogled koji je prekrivao cijelu zemlju. Jon je ponovno podignuo glavu. Nebo je nad njim bilo ispunjeno intenzivnom svjetlošću koja je jednolično blistala od obzora do obzora. Jon je zatvorio oči, kao da je sijevnulo pred njim. Zatim su se široki, niski oblaci nalik dimu iznova spojili, zasjenjujući zemlju. Jon je dugo ostao zatvorenih očiju, kako ne bi osjećao vrtoglavicu. Slušao je šum vjetra koji je klizio po glatkim stijenama, ali neobičan i blagi glas nije izgovorio njegovo ime. Samo je šaptao, nerazumljivo, uz glazbu vjetra.

Je li to bio vjetar? Jon je osluškivao nepoznate zvukove, mrmljanje žena, lepet krila, šum valova. Katkad su, iz podnožja doline, dopirala čudna zujanja pčela i brujanje motora.

Zvukovi su se stapali, odbijali od planinskih padina, tekli poput izvorske vode, zabijali se u lišaje i pijesak.

Jon otvori oči. Rukama je zgrabio liticu. Znoj mu je orosio lice, iako je bilo hladno. Sada mu se činilo kao da je na brodu od lave koji sporo vrluda dodirujući oblake. Velika planina klizila je s lakoćom po tlu, i Jon osjeti ravnomjerno zibanje. Na nebu, oblaci su se valjali, udaljavali se, poput golemih valova, zbog čega je svijetlost treperila.

Dugo je to trajalo, poput putovanja prema nekom otoku. Potom je Jon osjetio da se pogled odmiče od njega. Pustio je liticu. Iznad njega, jasno se ukazao vrh planine. To je bila velika kupola od crnog kamena, poput napuhanog balona, glatka i sjajna pod nebeskom svjetlošću.

Bujice lave i bazalta ublažile su padine bočnih strana kupole, i tamo je Jon odlučio nastaviti svoj uspon. Penjao se malim koracima, krivudao poput kože, prsa nagnutih prema naprijed. Sada je vjetar bio slobodan, silovito ga je udarao po odjeći. Jon je stiskao usnice, a oči su mu bile zamućene suzama. Ali ga nije bilo strah, više nije osjećao vrtoglavicu. Pogled ga sada više nije morio. Naprotiv, podržavao mu je tijelo, tjerao je Jona prema vrhu, svom svojom svjetlošću.

Jon nikada prije nije osjetio takav utjecaj sile. Netko tko ga je volio, hodao je pokraj njega, ukorak s njim, dišući u istom ritmu. Nepoznat ga je pogled vukao prema vrhu stijena, pomažući mu u penjanju. Netko iz najdubljeg sna, a njegova moć neprestano je rasla, napuhavao se poput oblaka. Jon je koračao po vulkanskim pločama, polažući stopala upravo tamo gdje je i trebalo, jer je možda slijedio nevidljive tragove. Dahtao je od hladnog vjetra koji mu je mutio pogled, ali nije imao potrebu gledati. Tijelo je sâmo upravljalo samim sobom, usmjeravalo se, i metar po metar uspinjao se planinskom kosinom.

Bio je sam usred neba. Oko njega sada više nije bilo zemlje, ni obzora, samo zrak, svjetlost, sivi oblaci. Jon je u zanosu odmicao prema vrhu planine, a pokreti su mu postajali sporiji kao u plivača. Ruke su mu gdjekad doticale glatke i hladne ploče, trbuh se trljao o nju, osjećao je oštre rubove pukotina i tragove strujanja lave. Svjetlost je ispunjavala kamenje, ispunjavala nebo, rasla je i u njegovu tijelu, treperila mu u krvi. Melodija šuma vjetra ispunjavala je njegove uši, odzvanjala u njegovim ustima. Jon nije mislio ni na što, nije gledao ni u što. Penjao se posve predano, cijelim tijelom, bez stajanja, prema vrhu planine.

Malo-pomalo je stizao. Bazaltna uzbrdica postala je blaža, dulja. Jon je sada bio u dolini, kao u planinskom podnožju, ali kamenoj, lijepoj i prostranoj dolini koja se u dugačkoj krivulji protezala sve do oblaka.

Vjetar i kiša bili su istrošili kamen, ugladili ga kao brusom. Na nekim mjestima svjetlucali su kristali crveni poput krvi, zelene i plave pruge, žute mrlje koje kao da su se talasale na svjetlu. Nešto više, kamena dolina nestajala je u oblacima koji su plovili po njoj ostavljajući končiće i trakice za sobom, a kada bi se rasplinuli, Jon bi opet jasno ugledao obrise kamene krivulje.

Jon se potom našao na sâmom vrhu planine. Nije ga odmah primijetio jer je do njega prispio postupno. No, kada je pogledao oko sebe, vidio je veliki crni krug i da je upravo on njegovo središte te je shvatio da je stigao. Vrh planine bila je ta vulkanska visoravan što je doticala nebo. Ondje je vjetar puhao, ali ne na mahove, nego ujednačeno i snažno, britak nad kamenom poput oštrice. Jon je napravio nekoliko koraka, posrćući. Srce mu je jako tuklo u prsima, šibalo krv u sljepoočice i vrat. Na trenutak je ostao bez zraka jer mu je vjetar tiskao nosnice i usnice.

Jon je potražio sklonište. Vrh planine bio je gol, bez ijedne travke, bez udubina. Lava je jako blještala, poput asfalta, napukla na nekim mjestima, tamo gdje je kiša izdubila žljebove. Vjetar je dizao malo sive prašine sa stvrdnutih dijelova, u kratkim mahovima.

Upravo je tu vladala svjetlost. Ona ga je zvala, dok je hodao po podnožju planine, i zbog toga je ostavio bicikl izvrnut na nasipu prekriven mahovinom pokraj staze. Ondje se svjetlost neba kovitlala, potpuno slobodno. Bez prestanka je izvirala iz dubine prostora i tukla u kamen, a zatim se odbijala, sve do oblaka. Lavu je ta svjetlost prožimala, teška i duboka kao more ljeti. To je bila svjetlost bez topline, pristigla iz dalekog svemira, svjetlost svih sunaca i svih nevidljivih zvijezda, i rasplamsavala je stare žeravice, zbog nje su ponovno buknule vatre koje su gorjele na Zemlji prije milijun godina. Plamen se sjajio u lavi, u unutrašnjosti planine, zrcalio je puhanje hladnoga vjetra. Jon je sada vidio pred sobom, ispod teškog kamena, sva tajnovita strujanja koja su se kretala. Crvene žile gmizale su kao zmije; spori mjehurići zatočeni u srcu materije sjajili su poput fosforescentnih morskih bića.

Vjetar je odjednom prestao, kao da je zadržao dah, pa je Jon mogao hodati prema središtu vulkanske nizine. Zastao je pred trima neobičnim oznakama. Bila su to tri udubljenja usječena u kamenu. Jedno od njih bilo je puno kišnice, a u druga dva nalazila se mahovina i jedan kržljavi grm. Oko udubljenja bili su razbacani crni kamenovi i prašina crvene lave što je kolala utorima.

To je bio jedini zaklon. Jon je sjeo uz rub udubljenja u kojem je bio grm. Ovdje se činilo da vjetar ne puše tako jako. Lava je bila mirna i glatka, ublažena svjetlošću neba. Jon se nagnuo unatrag i podbočio laktovima te gledao oblake.

Nikada nije vidio oblake tako blizu. Jon je volio oblake. Dolje, u dolini, gledao ih je često, ispružen na leđima iza zida farme. Ili pak skriven u nekoj uvali jezera, dugo bi ostajao glave zabačene unatrag sve dok ne bi osjetio vratne žile kako se napinju poput užeta. Ali ovdje, na vrhu planine, to nije bilo isto. Oblaci su dolazili brzo, u razini visoravni koju je tvorila lava, šireći svoja golema krila. Gutali su zrak i kamenje, nečujno, bez napora, širili svoje opne unedogled. Dok bi prolazili nad vrhom planine, sve bi postajalo bijelo i fosforescentno, a crni bi se kamen osuo biserjem. Oblaci su prolazili bez sjene. Svjetlost je, naprotiv, snažnije blještala, zrcalila svu boju snijega i pjene. Jon je promatrao svoje bijele ruke, svoje nokte nalik komadićima metala. Zabacivao je glavu i otvarao usta kako bi pio sićušne kapi pomiješane sa zasljepljujućom svjetlošću. Širom otvorenim očima gledao je srebrno svjetlucanje koje je ispunjavalo prostor. Više nije bilo planine, niti dolina mahovine, ni sela, ničega; ničega više, osim tijela oblaka koji je odmicao prema jugu, koji je popunjavao svaku rupu, svaki utor. Hladna izmaglica dugo je kružila po vrhu planine, zamagljujući sve. Zatim, vrlo brzo, kako je i došla, tako je magla i otišla, valjajući se prema suprotnom kraju neba.

Jon je bio sretan što je stigao ovamo, blizu oblaka. Volio je njihovo prostranstvo, tako visoko, tako daleko od ljudskih dolina i cesta. Nebo se stvaralo i rastvaralo bez prestanka, oko kruga lave, isprekidana sunčeva svjetlost kretala se poput bljeskova svjetionika. Možda zapravo nije bilo ničega više drugog. Možda se sada sve kreće neprestano, u dimu, veliki vrtlozi, petlje, izmaglice, krila, bezbojne rijeke. Crna lava isto je klizila, prostirala se i otjecala prema dolje, sasvim spora i hladna prelijevala se preko otvora vulkana.

Kad su oblaci odlazili, Jon je gledao njihova obla leđa što su jurila nebom. Potom se opet pojavio nebeski svod, jako plav, titrav od sunčeve svjetlosti, a komadi lave ponovno bi se stvrdnuli.

Jon je legao potrbuške i dotaknuo lavu. Najednom ugleda čudan kamen, tik uz udubljenje s kišnicom. Približio se četveronoške kako bi ga proučio. To je bio komad crne lave, erozijom odlomljen od gromade. Jon ga je htio preokrenuti, ali bezuspješno. Bio je prikovan za tlo golemom težinom koja nije odgovarala njegovim dimenzijama.

Jon zatim osjeti trnce kao maločas, kada se penjao liticom. Kamen je bio upravo jednakog oblika kao i planina. Bilo je nedvojbeno: ista široka osnovica, uglata, i jednak kupolasti vrh. Jon se nagnuo još bliže i jasno je vidio rasjed po kojem se popeo. To je na kamenu bila pukotina, ali nazubljena upravo poput divovskog stubišta kojim se popeo.

Jon je približio lice crnom kamenu, sve dok mu se pogled nije zamutio. Komad lave se povećavao, ispunjavao njegov vidokrug, širio se oko njega. Jon je malo-pomalo osjećao kako gubi svoje tijelo i svoju težinu. Sada je lebdio, ispružen na sivim leđima oblaka, a svjetlost je prolazila kroz njega. Ispod sebe vidio je velike vulkanske ploče sjajne od vode i sunca, snjetljive mrlje lišaja, plave krugove jezera. Polako je lebdio iznad tla jer je postao poput oblaka, lagan i promjenjivog oblika. Bio je poput sivog dima, poput pare koja se lijepila za stijene i prekrivala ju sitnim kapima.

Jon nije ispuštao kamen iz vida. Bio je sretan tako, dugo je dlanovima gladio glatku površinu kamena. Kamen je drhtao pod njegovim prstima poput kože. Osjećao je svaku izbočinu, svaku pukotinu, svaki trag koji je urezalo vrijeme, a blaga toplina svjetlosti tvorila je prozračan pokrivač, sličan prašini.

Pogled mu se zaustavio na vrhu kamena. Ondje, na zaobljenoj i sjajnoj površini, ugledao je tri majušne rupe. Ošamutilo ga je neobično uzbuđenje jer je promatrao upravo mjesto na kojem se nalazio. Jon je pogledao pažljivo, naprežući se gotovo do boli, pretražio ona udubljenja, ali nije vidio nepomičnog crnog kukca na vrhu kamena.

Dugo je gledao komad lave. Pogledom je osjetio da postupno nestaje iz samoga sebe. Nije gubio svijest, ali tijelo mu se polagano kočilo. Ruke su mu se hladile, dlanovima položene na stranama planine. Glavu je bradom oslonio o kamen, a oči su mu se ukočile.

Za to se vrijeme nebo oko planine rastvaralo i mijenjalo oblike. Oblaci su klizili po vulkanskoj visoravni, kapljice su se kotrljale niz Jonovo lice, zapinjale u njegovoj kosi. Sunce je u nekoliko navrata zasjalo plamenim bljeskovima. Vjetar je strujao oko planine, dugo, čas u jednom smjeru, čas u drugom.

Jon je potom čuo otkucaje svoga srca, ali duboko u unutrašnjosti zemlje, duboko, pri samom dnu lave, u žilama kucavicama lave, u korijenu ledenjaka. Udarci su tresli planinu, vibrirali u venama lave, u sadri, na bazaltnim valjcima. Odzvanjali su u dnu špilja, u rasjedima, a ravnomjerni otkucaji zacijelo su strujili i dolinama prekrivenim mahovinom, sve do ljudskih domova.

„Dum-dum, dum-dum, dum-dum, dum-dum, dum-dum, dum-dum.“

Ti teški udarci vukli su prema nekom drugom svijetu, kao da je dan novoga rođenja, a Jon je pred sobom vidio veliki crni kamen kako pulsira na svijetlu. Pri svakom bi se otkucaju, uz bljesak pražnjenja elektriciteta, na trenutak izgubila bistrina neba. Oblaci su se rastezali, puni elektriciteta, fosforescentni, kao da se kreću oko punog mjeseca. Jon je začuo jedan drugi zvuk, šum kao dubokog mora, snažno struganje, šištanje pare, i to ga je također odvlačilo nekamo dalje. Bilo je teško odoljeti snu. Neprestano su se pojavljivali novi zvukovi, vibracije motora, ptičji glasovi, škripa kolotura, kлокotanje uazvrelih tekućina.

Zvukovi se se pojavljivali, približavali i udaljavali se, pa se opet vraćali, i sve je to zajedno stvaralo zanosnu glazbu. Jon se sada više nije trudio vratiti se. Potpuno ukočen, osjetio je kako nekamo silazi, možda prema vrhu crnog kamena, prema majušnim rupama.

Kada je ponovno otvorio oči, odmah je ugledao dječaka svijetlog lica koje je stajalo na vulkanskoj ploči, ispred spremnika vode. Svjetlost se oko djeteta činila jakom jer više nije bilo oblaka na nebu.

„Jon!“ reče dijete. Glas mu je bio blag i krhak, ali svijetlo se lice smiješilo.

„Kako znaš moje ime?“ pitao je Jon.

Dječak nije odgovorio. Ostao je nepomičan na rubu udubljenja s vodom, okrenut malo u stranu kao da se sprema pobjeći.

„A kako se ti zoveš?“ pitao je Jon. „Ne poznajem te.“

Nije se micao kako ne bi preplašio dječaka.

„Zašto si došao? Nitko nikada ne dolazi na planinu.“

„Htio sam vidjeti kakav je pogled odavde“, reče Jon. „Mislio sam da s visoka možeš vidjeti sve, kao ptica.“

Malo je oklijevao, a zatim rekao:

„Živiš ovdje?“

Dječak se nastavio smješkat. Svjetlost koja ga je okruživala kao da je izbijala iz njegovih očiju i njegove kose.

„Jesi li pastir? Odjeven si kao jedan od njih.“

„Živim ovdje“, reče dječak. „Sve što vidiš ovdje, moje je.“

Jon je pogledao prostranstvo lave pa nebo.

„U krivu si“, reče mu. „Ovo ne pripada nikome.“

Jon je napravio jedan pokret kako bi ustao. Ali dijete je skočilo u stranu kao da će otići.

„Neću se micati“, reče Jon kako bi ga umirio. „Ostani, neću ustati.“

„Ne smiješ sada ustati“, reče dječak.

„Onda sjedni kraj mene.“

Dječak je oklijevao. Gledao je Jona kao da mu hoće pročitati misli. Zatim mu se približio i sjeo prekrštenih nogu kraj njega.

„Nisi mi odgovorio. Kako se zoveš?“, pitao je Jon.

„To nije važno, budući da me ne poznaješ“, reče dječak. „Ja tebe nisam pitao kako se zoveš.“

„Istina“, reče Jon.

Ali shvati da je trebao biti iznenađen.

„Reci, onda, što radiš ovdje? Gdje živiš? Nisam vidio nikakvu kuću kada sam se penjao.“

„Ovo sve je moja kuća“, rekao je dječak. Ruke su mu se polako micale,

dražesnim pokretima koje Jon nikada prije nije vidio.

„Stvarno živiš ovdje? „ pitao je Jon. „ A tvoj otac, tvoja majka? Gdje su oni? “

„Nemam ih. “

„Tvoja braća? „

„Živim posve sam, upravo sam ti rekao. “

„Nije te strah? Dijete si, ne bi smio živjeti sam. “

Dječak se još uvijek smiješi.

„Zašto bih se bojao? Bojiš li se ti u svojoj kući? “

„Ne“, reče Jon. Mislio je kako to nije ista stvar, ali nije se usudio reći.

Šutjeli su trenutak, zatim dječak reče:

„Već jako dugo živim ovdje. Poznajem svaki kamen ove planine bolje nego ti svoju sobu. Znaš li zašto živim ovdje? “

„Ne“, reče Jon.

„To je duga priča“, reče dijete. „Prije puno, jako puno vremena, došlo je mnogo ljudi, podigli su svoje kuće na obalama, u dolinama, i kuće su postale sela, a sela su postala gradovi. Čak su i ptice pobjegle. Čak su se i ribe bojale. Stoga sam i ja napustio obale i doline te došao na ovu planinu. Sada si i ti došao na ovu planinu i ostali će doći za tobom. “

„Pričaš kao da si jako star“, reče Jon. „No ti si još dijete! “

„Jesam, dijete sam“, reče dječak. Netremice je gledao Jona, a njegov plavi pogled bio je tako pun takve svjetlosti da je Jon morao spustiti pogled.

Lipanjaska svjetlost bila je još ljepša. Jon je pomislio kako možda izbija iz očiju neobičnog pastira i prostire se sve do neba, do mora. Iznad planine, na nebu više nije bilo oblaka, a crno je kamenje bilo glatko i mlako. Jonu se sada više nije spavalo. Svim snagama gledao je dječaka koji je sjedio pored njega. Ali dijete je gledalo drugamo. Vladala je duboka tišina, bez daška vjetra.

Dijete se ponovno okrenulo prema Jonu.

„Znaš li svirati koji instrument? “ pitao ga je. „Jako volim glazbu. “

Jon potvrdno kimne glavom i sjeti se da u džepu nosi malu drombulju. Izvadi instrument i pokaže ga dječaku.

„Možeš time svirati? “ upita ga dječak. Jon mu pruži drombulju, a dijete ju nakratko prouči.

„Što želiš da ti odsviram? “ upita Jon.



„Bilo što, nije bitno! Volim svu glazbu.“

Jon je stavio drombulju u usta i kažiprstom počeo trzati metalni jezičak. Svirao je melodiju koju je jako volio, *Draumkvaedi*, stari napjev koji ga je njegov otac nekada naučio.

Nazalni zvukovi iz drombulje odjekivali su daleko u dolini lave, a dijete je slušalo naginjući glavu pomalo u stranu.

„Lijepo je“, reče dječak kada je Jon završio. „Sviraj mi još, molim te.“

Ne znajući baš zašto, Jon se osjetio sretnim što se njegova glazba sviđa malom pastiru.

„Znam svirati i *Manstu ekki vina*“ reče Jon. „To je strana pjesma.“

Svirajući, nogom je udarao ritam po vulkanskom kamenu.

Dječak je slušao i oči su mu sjajile od sreće.

„Volim tvoju glazbu“, rekao je na kraju. „Znaš li svirati još koji instrument?“

Jon razmisli.

„Brat mi katkad posudi svoju frulu. Ima lijepu frulu, sva od srebra, i katkad mi je posudi da ju sviram.“

„Volio bih i tu glazbu čuti.“

„Pokušat ću posuditi frulu od njega drugi put“, rekao je Jon. „Možda će i on htjeti doći, da ti svira.“

„Volio bih to.“

Jon je zasvirao drombulju. Vibriranje metalnog jezička snažno je odjekivalo u tišini planine i Jon je mislio kako ga se možda čuje sve do kraja doline, do farme. Dječak se približio. Mahao je rukama u ritmu glazbe, malo nagnuvši glavu. Njegove svijetle oči su sjajile i smijao se kada je glas postajao nazalan. Tada je Jon usporio, svirao duge note koje su drhtale u zraku, a dječakovo lice ponovno je postajalo ozbiljno, oči su bile boje dubokog mora.

Naposljetku stane, zadihan. Boljeli su ga i zubi i usne.

Dijete je pljesnulo rukama i reklo:

„Divno! Znaš lijepo svirati!“

„Znam i pričati s drombuljom“, reče Jon. Izgleda da je dječak bio oduševljen.

„Pričati? Kako možeš pričati s tim instrumentom?“

Jon opet stavi drombulju u usta i vrlo sporo izgovori nekoliko riječi pritom proizvodeći vibraciju metalnog jezička.

„Jesi li razumio?“

„Ne“, reče dijete.

„Bolje slušaj.“

Jon ponovi, još sporije. Dječakovo se lice ozarilo.

„Rekao si: Dobar dan, prijatelju moj!“

„Tako je.“

Jon objasni:

„Kod nas, dolje, u dolini, svi dečki znaju tako pričati. Kada dođe ljeto, idemo u polja, iza farmi, i tako razgovaramo s djevojkama, pomoću drombulje. Kada dečko izabere djevojku koja mu se sviđa, navečer se prišulja iza njezine kuće i priča joj tako da roditelji ne bi razumjeli. Djevojke to jako vole. Prislone glavu na prozor i slušaju što im govorimo, uz glazbu.“

Jon je pokazao dječaku kako se kaže „volim te, volim te, volim te“, samo grebući željezni jezičak na drombulji i pomičući jezik u ustima.

„Lako je“, reče Jon. Dao je instrument dječaku, koji je zatim pokušao govoriti stružući metalni jezičak. Ali to nije nalikovalo ni na kakav jezik i zajedno prasnuše u smijeh.

Dječak sada više nije bio nepovjerljiv prema Jonu. Jon mu je također pokazao kako svirati melodije, a nazalni glasovi dugo su odjekivali planinom.

Svjetlost je pomalo slabila. Sunce se spustilo sasvim blizu obzora, u crvenoj izmaglici. Nebo se neobično zapalilo, kao da je izbio požar.

Jon je pogledao lice svoga druga i učinilo mu se da je promijenio boju. Njegova koža i kosa postajale su sive poput pepela, a oči su mu bile boje neba. Blaga toplina je nestajala. Hladnoća je stigla poput žmarca. U jednom trenutku, Jon je ushtio ustati i otići, ali dječak je položio svoju ruku na njegovu.

„Nemoj otići, molim te“, rekao je samo.

„Trebao bih sići, sigurno je kasno.“

„Nemoj otići. Noć će biti vedra, možeš ostati ovdje do sutra ujutro.“

Jon je oklijevao.

„Majka i otac me čekaju kod kuće“, rekao je.

Dijete promisli. Njegove su sive oči snažno sjajile.

„Tvoj otac i majka su zaspali“, reče; „neće se probuditi do sutra ujutro. Možeš ostati ovdje.“

„Kako znaš da spavaju?“ upita Jon. Ali shvati da je dječak imao pravo. Dječak se smijao.

„Znaš svirati i govorit svirajući. Ja znam druge stvari.“

Jon uhvati djetetovu ruku i stisne ju. Nije znao zašto, ali nikada prije nije osjetio toliku sreću.

„Nauči me drugim stvarima“, reče, „ti tako puno znaš!“

Umjesto da mu odgovori, dječak je ustao u jednom skoku i otrčao prema spremniku. Uzeo je malo vode u skupljene ruke i donio je Jonu. Približio je ruke Jonovim ustima.

„Pij!“ reče.

Jon je poslušao. Dijete je polako pustilo vodu među njegove usne. Jon nikada nije pio vodu poput ove. Bila je ukusna i svježja, ali i gusta i teška, i činilo se kao da je projurila tijelom poput izvora. To je bila voda koja je utažila žeđ i glad, koja se kretala venama poput svjetlosti.

„Ukusno je“, reče Jon. „Koja je to voda?“

„Teče iz oblaka“, reče dijete. „Nitko je nikada nije gledao.“

Dječak je stajao ispred njega na ploči od lave.

„Dođi, sada ću ti pokazati nebo.“

Jon je stavio svoju ruku u dječakovu te su zajedno hodali po vrhu planine. Dijete je išlo sporo, malo ispred, bosim nogama jedva dotičući zemlju. Tako su stigli do kraja vulkanske visoravni, do mjesta na kojem je planina nadvisivala zemlju poput promatračnice.

Jon promotri otvoreno nebo pred sobom. Sunce se potpuno izgubilo iza obzora, ali svjetlost je i dalje obasjavala oblake. Dolje, jako daleko u dolini, tanka je sjena prekrivala krajobraz. Više se nije vidjelo jezero, ni brežuljci, a Jon nije mogao prepoznati teren. No, ogromno nebo bilo je puno svjetlosti i Jon je vidio sve oblake, dugačke, boje dima, razasute u žuto-ružičastom zraku. Poviše njih, počinjalo je plavetnilo, duboko i mutno plavetnilo što je također titralo od svjetlosti i Jon je primijetio bijelu točkicu zvijezde danice, koja je usamljeno sjajila poput svjetionika.

Skupa su sjeli na rub planine i pogledali nebo. Nije bilo ni daška vjetra, nijednog šuma, ni pokreta. Jon je osjetio kako prostor ulazi u njega i nadima mu tijelo, kao da je zaustavio disanje. Dječak nije ništa govorio. Bio je nepomičan, uspravljenog torza, glave lagano zabačene unatrag te je gledao središte neba.

Jedna po jedna, zvijezde su se palile šireći svojih osam oštih krakova. Jon je ponovno osjetio ujednačeno pulsiranje u prsima i vratnim arterijama jer to je u njega stizalo iz središta neba i odjekivalo cijelom planinom. Danje je svjetlo također probijalo, sasvim blizu obzora, uzvraćajući treperenju noćnoga neba. Dvije boje, jedna tamna i duboka, druga svijetla i topla, ujedinile su se u zenitu i kretale u istom ritmu poput njihala.

Jon se povukao na kamen i legao na leđa, otvorenih očiju. Sada je jasno čuo zvuk, glasan zvuk koji dopire iz svih kutova svemira i ujedanjuje se iznad njega. To nisu bile riječi, ni glazba, a ipak mu se činilo da razumije što govori, bilo je poput riječi, poput stihova pjesme. Čuo je more, nebo, sunce, dolinu što su se glasali poput životinja. Čuo je duboke šumove zarobljene u ponorima, žuborenje skriveno na dnu bunara, na dnu pukotina. Odněkud sa sjevera dopirao je postojan i gladak šum ledenjaka, kontinuirano trenje i škripanje podloge. Para je izbijala iz solfatar, ispuštajući pištave krikove, dugi plameni jezičci sunca hučili su poput ognjišta. Posvuda je tekla voda, kroz blata su prštali oblačići mjehurića, tvrdo sjeme se rastvaralo i kljalo ispod zemlje. Čulo se treperenje korijenja, kapanje soka u deblima stabala, melodija vjetra u oštroj travi. Zatim je dopiralo još drugih zvukova, koje je Jon bolje poznao – motore kombija i pumpi, zveket metalnih lanaca, električnih pila, kuckanje klipova, brodske sirene. Jedan je avion parao zrak svojim četirima mlaznim turbinama, daleko iznad oceana. Neki ljudski glas je govorio, negdje u školskoj učionici, ali... je li to bio uopće čovjek? To je prije bilo zujanje kukca koje se pretvaralo u krčanje ili prodorne zvižduke. Brujala su krila morskih ptica iznad hridi, kričali su galebovi i lastavice. Jona su ponijeli svi ti zvukovi, tijelo mu je lebdjelo ponad vulkanske ploče, klizilo kao na splavi od mahovine, okretalo se u nevidljivim vrtlozima, dok su na nebu, na razmeđu dana i noći, zvijezde blistale postojanim sjajem.

Tako je Jon ostao dugo na leđima, gledajući i slušajući. Onda su se zvukovi udaljili, oslabili, jedan za drugim. Otkucaji njegovog srca postali su sporiji, pravilniji, i svjetlost se ogrnula sivom koprenom.

Jon se okrenuo na bok i pogledao svog prijatelja. Na crnoj ploči, dijete je ležalo sklupčano, glave poduprte rukom. Prsa su mu se polagano nadimala te Jon shvati da spava. Stoga i on zatvori oči i pričekava san.

Jon se probudio kada se sunce pojavilo nad obzorom. Sjeo je i pogledao oko sebe, zbunjen. Dječaka više nije bilo. Nije bilo ničega osim crnog vulkanskog prostranstva i doline koja se protezala u nedogled, s prvim sjenama koje su se ocrtavale. Vjetar je opet puhao, metući prostor. Jon je ustao i potražio prijatelja. Slijedio je vulkansku nizbrdicu sve do udubljenja. U spremniku, voda je bila boje metala, namreškana zamasa vjetra. U svojoj rupi prekrivenoj mahovinom i lišajem, stari usahli grm se njihao i treperio. Na ploči, kamen u obliku planine još je uvijek bio na istom mjestu. Jon je trenutak ostao stajati na vrhu planine i zazvao nekoliko puta, ali nije mu odgovarala čak ni jeka:

„Hej! “

„Hej! “

Kada je shvatio da neće naći svoga prijatelja, Jon je osjetio toliku samoću da ga je zaboljelo posred tijela, kao probadanje. Počeo se spuštati niz planinu, što je brže mogao, skačući po kamenju. Užurbano je tražio rasjed u kojem se nalazilo divovsko stubište. Klizio je preko velikog, mokrog kamenja, spustio se prema dolini, bez osvrtnja. Na nebu se dizala divna svjetlost, i potpuno se razdanilo kada je stigao dolje.

Zatim je trčao po mahovini, a stopala su mu odskakivala i tjerala ga brže naprijed. U jednom skoku preskočio je potok boje neba, ne obraćajući pažnju na splavi mahovine koje su se spuštale niz maticu i kružile u vrtlozima. Nedaleko, vidio je stado ovaca što su trčkarale i blejale te je shvatio kako je ponovno na ljudskom terenu. Pokraj zemljanog puteljka čekao ga je njegov lijepi, novi bicikl, njegov kromiran upravljač bio je prekriven kapljicama vode. Jon je zajahao bicikl i počeo voziti po puteljku, spuštajući se. Nije razmišljao, osjećao je samo prazninu, beskrajnu samoću, dok je vozio duž puteljka. Kada je stigao na farmu, Jon je naslonio bicikl na zid i nečujno ušao, kako ne bi probudio oca i majku koji su još spavali.

## IV. ANALYSE DE LA TRADUCTION

Nous sommes d'accord avec Jean-René Ladmiral que dans la pratique « la traduction sera bien sûr toujours partielle ; comme tout acte de communication, elle comportera un certain degré d'entropie, autrement dit une certaine déperdition d'information. »<sup>23</sup> Le traducteur devrait choisir le moindre mal, il doit distinguer ce qui est essentiel de ce qui est accessoire<sup>24</sup> pour qu'un texte traduit puisse se substituer parfaitement à l'original. La complétude du sens contribue au respect strict de la pensée d'un auteur<sup>25</sup>, donc il faut que le transfert de sens soit « correct, précis et complet, en adéquation avec la situation et le contexte »<sup>26</sup>, concluent Vinay et Darbelnet. Ils ajoutent que « l'unité à dégager est l'unité de pensée, conformément au principe que le traducteur doit traduire des idées et des sentiments et non des mots. »<sup>27</sup>

J. M. G. Le Clézio est un auteur contemporain dont la plupart des œuvres possèdent un style et une forme simples, mais beaucoup de symboles, pensées et messages cachés entre les lignes, aussi. La nouvelle *La montagne du dieu vivant* ne fait pas exception. Bien qu'il y ait plusieurs cas de constructions syntaxiques complexes, ce n'était pas trop difficile pour nous de traduire la nouvelle choisie et de comprendre et faire passer le message explicite. C'est au lecteur de « traduire » la signification ou le symbolisme du texte.

### 4.1. ANALYSE DES TEMPS VERBAUX

Avant la présentation des procédés techniques de Vinay et Darbelnet et l'analyse, il faut mentionner les temps utilisés dans le texte source et notre choix dans la traduction. Nous tenons à souligner qu'il n'est pas obligatoire ou indispensable de traduire un temps dans le texte source par le même temps dans le texte cible. Chaque langue a ses propres lois qui sont à la base de sa pratique. À titre d'exemple, le croate ne connaît pas la concordance des temps ni autant de temps du passé que le français.

---

<sup>23</sup> Ladmiral, Jean-René, *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Éditions Gallimard, Paris, 1994; p. 18-19

<sup>24</sup> *ibid.* : p. 18-19

<sup>25</sup> Dussart, André, *Faux sens, contresens, non-sens... un faux débat?*, dans *Meta: journal des traducteurs*, vol. 50, n°1, 2005; p. 116

<sup>26</sup> Vinay, Jean-Paul, Darbelnet, Jean, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Didier, Paris, 1972; p. 57

<sup>27</sup> *ibid.* : p. 57

Dans sa nouvelle, Le Clézio emploie principalement l'imparfait de l'indicatif et le passé simple, mais également le plus-que-parfait. Il utilise l'imparfait pour les descriptions et pour les actions en cours d'accomplissement, tandis qu'il utilise le plus-que-parfait pour exprimer l'antériorité d'un fait passé par rapport à l'imparfait ou au passé simple. Le passé simple a la même valeur que le passé composé sauf celle de l'antériorité par rapport au présent et a les mêmes relations avec l'imparfait que le passé composé. Mais à la différence de celui-ci, qui rattache le fait ou l'action au moment où l'on parle, il le situe dans un passé lointain, sans contact avec le présent.

Puisque les temps qui conviendraient peut-être mieux au style du texte source – *imperfekt*, *pluskvamperfekt* et *aorist* – ne s'utilisent presque plus en croate, nous avons décidé de traduire l'imparfait, le passé simple et le plus-que-parfait par le passé composé – *perfekt*, perfectif ou imperfectif selon le contexte. Nous citons ici quelques exemples où on peut analyser les différentes façons de traduire les temps et modes français en croate.

Dans le premier cas, l'imparfait a été utilisé dans la phrase originale qu'on a traduit par un *perfekt* imperfectif car il s'agit d'une description :

*Au pied de la montagne **coulait** un ruisseau.*

*U podnožju planine **tekao je** potok.*

Dans le deuxième cas, on a traduit l'imparfait par le présent afin de respecter la concordance des temps en croate (expression de la simultanéité) :

*Il la regardait, et c'était un peu comme si elle le **regardait** elle aussi, [...].*

*Gledao ju je i činilo se da i ona **gleda** njega, [...].*

Dans l'exemple suivant, nous rencontrons le plus-que-parfait qu'on a traduit par un *perfekt* perfectif qui désigne une action achevée :

*Aujourd'hui, c'était peut-être cette lumière du mois de juin qui l'**avait conduit** jusqu'à la montagne.*

*Danas ga **je** možda lipanjska svjetlost **dovela** do planine.*

Le passé simple dans ce dernier exemple est traduit par un *perfekt* perfectif :

*Tout à fait au bas de la pente, Jon **aperçut** la tache rouge de sa bicyclette neuve posée contre la mousse du talus, et cela le **rassura**.*

*U samom podnožju nizbrdice, Jon **je razabrao** crvenu mrlju svog novog bicikla naslonjenog na nasip prekriven mahovinom i to ga **je umirilo**.*

Selon les exemples cités, nous pouvons remarquer une force de déformation des temps pendant le transfert du sens du texte original parce que nous avons traduit les trois différents temps en français par seulement un temps en croate afin de conserver l'esprit de la langue croate et de respecter les règles grammaticales et stylistiques.



## 4.2. PROCÉDÉS TECHNIQUES DE LA TRADUCTION DE VINAY ET DARBELNET

Pour un linguiste français ou francophone, le Canada représente un milieu idéal pour le développement bilingue, surtout du procès de traduction entre deux langues internationales. C'était une occasion pour Jean-Paul Vinay de donner naissance à la stylistique comparée. En 1958, il a publié avec Jean Darbelnet la première édition de *Stylistique comparée du français et de l'anglais* qui représente un ouvrage pionnier dans le domaine de la pédagogie de la traduction et qui est reconnu au niveau international et utilisé toujours dans des cours de traduction et de linguistique. Vinay et Darbelnet ont abordés, entre autres, sept types principaux de procédés techniques de la traduction dont nous présenterons le résumé dans la suite de ce chapitre en l'accompagnant de quelques propres exemples.

Si la syntaxe et la sémantique de la langue d'arrivée le permettent, le sens et le message de la langue source peuvent être parfaitement transposés dans la langue cible. Dans ce cas, le traducteur utilise les procédés de la traduction directe : emprunt, calque et traduction littérale. Mais si certaines formes stylistiques ne peuvent être transposées dans la langue cible sans un bouleversement de l'agencement de la phrase ou du lexique, le traducteur applique la traduction oblique : transposition, modulation, équivalence et adaptation.

### 4.2.1. L'emprunt

L'emprunt est un élément étranger introduit dans le lexique de la langue cible. C'est le procédé le plus simple que le traducteur utilise aussi pour créer des effets stylistiques.<sup>28</sup> Il faut souligner que quelques emprunts entrent dans une langue par le canal de traductions. Il est mieux parfois d'éviter les emprunts afin de cultiver la diversité et la richesse de la langue d'arrivée et d'offrir une équivalence unique.

Dans *La montagne du dieu vivant* nous avons trouvé plusieurs exemples d'emprunts qui existent longtemps dans le vocabulaire croate ou y sont déjà ajustés, mais ce sont les emprunts nouveaux qui nous intéressent dans cette analyse traductologique.

---

<sup>28</sup> Vinay, Jean-Paul, Darbelnet, Jean, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Didier, Paris, 1972, p. 47

#### 4.2.2. Le calque

Le calque est un emprunt d'un genre particulier puisqu'on emprunte à la langue étrangère un syntagme, mais on traduit littéralement les éléments qui le composent. Nous distinguons d'un côté le calque d'expression qui respecte les structures syntaxiques de la langue d'arrivée en introduisant un mode expressif nouveau, et de l'autre le calque de structure qui introduit dans la langue une construction nouvelle.<sup>29</sup>

Exemples :

une **action humanitaire** → **humanitarna akcija**

**bienvenu** → **dobrodošao**

*Nouvelle vague* → *novi val*

#### 4.2.3. La traduction littérale

La traduction littérale (plus connue sous l'expression « mot-à-mot ») désigne le passage de la langue source à la langue cible aboutissant à un texte à la fois correct et idiomatique sans aucun changement dans l'ordre des mots ou au niveau des structures grammaticales.<sup>30</sup> Elle n'est pas recommandée parce qu'elle ne fonctionne parfaitement que très rarement, donc le traducteur l'utilise dans le cas où le sens et le message sont parfaitement clairs et où il n'y a aucune possibilité pour un malentendu ou une erreur sémantique.

Exemples :

« Tu es responsable de ce que tu as apprivoisé. »

„Odgovoran si za ono što si pripitomio. “

« Le langage est source de malentendus. »

„Govor je izvor nesporazuma. “

« Le seul mauvais choix est l'absence de choix. »

„Jedini loš izbor je nedostatak izbora. “

---

<sup>29</sup> ibid.: p. 47

<sup>30</sup> ibid.: p. 48

#### 4.2.4. La transposition

La transposition, obligatoire ou facultative, consiste en un changement de catégorie grammaticale d'un mot en passant d'une langue à l'autre, d'un remplacement d'une partie du discours par une autre, sans perte ni gain sémantique. Ce procédé est utilisé lorsque la traduction littérale entraîne une erreur de traduction ou est incompréhensible en raison d'un problème de structure.<sup>31</sup>

Exemples de transposition obligatoire :

« Le vent frappait **avec violence**. »

„ Vjetar je **silovito** puhao. “

« Agacée, **elle finissait** par sortir de la cuisine. »

„ **Na kraju bi**, iznervirana, izašla iz kuhinje. “

« La loi **voulant mettre un terme** à la violence la propagea partout. »

„ **S namjerom da zaustavi** nasilje, zakon ga je posvuda širio. “

Exemples de transposition facultative :

« Je suis sorti de la ville par la route **que je connais bien**. »

„ Izašao sam iz grada cestom **koju dobro poznajem**. “ → „ Izašao sam iz grada **meni dobro poznatom** cestom. “

« Enervé, il a répondu à la question. »

„ **Iznerviran**, odgovorio je na pitanje. ” → „ **Ljutito** je odgovorio na pitanje. ”

« Pendant les mois d'hiver, j'aime regarder **des arbres enneigés**. »

„ Tijekom zimskih mjeseci, volim gledati **zasniježena stabla**. “ → „ Tijekom zimskih mjeseci, volim gledati **stabla prekrivena snijegom**. “

---

<sup>31</sup> ibid.: p. 50

#### 4.2.5. La modulation

La modulation est un changement de point de vue, une variation dans le message qui est présente quand on s'aperçoit que la traduction littérale ou transposée est grammaticalement correcte, mais se heurte au génie de la langue d'arrivée. Ce procédé peut être facultatif ou obligatoire. La différence entre ces deux types de modulation est une question de degré : quand il s'agit d'une modulation obligatoire, toute personne qui possède parfaitement la langue de départ et celle d'arrivée ne peut pas hésiter un instant sur le recours à ce procédé.<sup>32</sup>

Exemples de modulation obligatoire :

« Elle peut **tomber amoureuse de n'importe qui**. »

„ Može se **zaljubiti u bilo koga**. “

« **Nous avons failli gagner** le concours. »

„ **Zamalo smo pobijedili** na natjecanju. “

« C'est **une zone interdite aux fumeurs**. »

„ Ovo je **nepušačka zona**. “

Exemples de modulation facultative :

« Ce collier de perles est **moins cher** que le bracelet corail. »

„ Ova biserna ogrlica je **manje skupa** od koraljne narukvice. “ → „ Ova biserna ogrlica **jeftinija** je od koraljne narukvice. “

« Il est facile de comprendre le message du texte. »

„ **Lako je** razumjeti poruku teksta. ” → „ **Nije teško** razumjeti poruku teksta. “

« **Je n'ai pas pu lui tirer un mot**. »

„ **Nisam mogao izvući ni riječ iz njega**. “ → „ **Nije mi ništa htio reći**. “

---

<sup>32</sup> ibid. : p. 51

#### 4.2.6. L'équivalence

L'équivalence participe de la même démarche que la modulation. Elle découle d'un changement de point de vue opéré par rapport à la langue source, mais elle quitte le domaine de la parole pour pénétrer dans celui de la langue. En plus, dans l'analyse des segments soumis à l'équivalence, nous constatons que la complexité de l'attitude de la langue source devant la situation est telle qu'on ne peut pas appliquer les opérations habituelles de la traduction. Ce procédé est le plus souvent de nature syntagmatique et intéresse la totalité du message. La plupart des équivalences sont figées et font partie d'un répertoire phraséologique d'idiotismes, de clichés, de proverbes, de locutions substantives ou adjectivales etc.<sup>33</sup>

Exemples :

« **J'avais parfois des coups de fatigue.** »

„Povremeno **bi me svladao umor.** “

« **J'ai donné ma langue au chat.** »

„**Predajem se.** “

« Les petits États **tirent leur épingle du jeu** dans les institutions européennes.

„Male države **dobro se snalaze** u europskim institucijama. “

#### 4.2.7. L'adaptation

Le traducteur applique l'adaptation dans le cas où la situation à laquelle se réfère le message n'existe pas dans la langue d'arrivée. Elle doit être créée par rapport à une autre situation qu'on estime équivalente. La langue source nous montre une de ses situations culturelles uniques qu'on doit obligatoirement traduire à une équivalence sémantique en conservant la diversité et la complexité de la langue cible.<sup>34</sup>

Exemples :

un **croque-monsieur** → **tostirani sendvič**

la **galette des Rois** → **kolač sveta tri Kralja**

---

<sup>33</sup> ibid. : p. 52

<sup>34</sup> ibid. : p. 52, 53

### 4.3. ANALYSE DE LA TRADUCTION SELON LES PROCÉDÉS TECHNIQUES DE LA TRADUCTION DE VINAY ET DARBELNET

Pendant la lecture, nous avons remarqué la simplicité de la forme et la fluidité du contenu de la nouvelle. Dans ce chapitre nous présentons les exemples pour chaque procédé choisis du texte original et accompagnés de sa traduction. Nous avons utilisé la traduction littérale, la transposition, la modulation et l'équivalence, nous n'avons pas eu besoin de l'emprunt, du calque et de l'adaptation dans cette nouvelle.

#### 4.3.1. Traduction littérale

Dans le texte original, nous avons trouvé quelques cas où nous pouvons utiliser le procédé de la traduction littérale sans changer le sens et l'ordre des mots ou les structures grammaticales :

*La lumière était belle et douce, malgré le froid du vent.*

*Svjetlost je bila lijepa i blaga, usprkos hladnoći vjetra.*

*C'étaient les seuls êtres vivants.*

*To su bila jedina živa bića.*

*La lave était douce et lisse, tiédie par la lumière du ciel.*

*Lava je bila mirna i glatka, ublažena svjetlošću neba.*

*La pierre vibrait sous ses doigts comme une peau.*

*Kamen je drhtao pod njegovim prstima poput kože.*

*Au sommet de la faille, il se retourna.*

*Na vrhu rasjeda se okrenuo.*

*Mais ici, au sommet de la montagne, ce n'était pas pareil.*

*Ali ovdje, na vrhu planine, to nije bilo isto.*

La traduction littérale a été utilisée dans le cas où le sens et le message étaient parfaitement clairs et où il n'y avait aucune possibilité pour un malentendu ou une erreur sémantique.

#### 4.3.2. La transposition

La transposition consiste en un changement de catégorie grammaticale d'un mot en passant de la langue de départ à la langue d'arrivée sans perte ni gain sémantique. Pour la transposition obligatoire, nous allons citer quelques exemples où on peut remarquer les différentes règles grammaticales d'une langue à l'autre.

Lorsque la construction ***pour* + infinitive négatif / infinitif de mouvement** n'existe pas en croate, il faut la remplacer par une subordonnée circonstancielle de but :

*Il ne bougeait pas, **pour ne pas effrayer l'enfant.***

*Nije se micao **kako ne bi preplašio** dječaka.*

*Jon fit un geste **pour se mettre debout.***

*Jon je napravio jedan pokret **kako bi ustao.***

La construction ***sans* + infinitive** n'existe pas en croate, aussi. Elle remplace une subordonnée circonstancielle de manière qu'on traduit en croate par :

a) un adjectif

*Il s'assit et regarda autour de lui, **sans comprendre.***

*Sjeo je i pogledao oko sebe, **zbunjen.***

b) un adverbe de manière

*Jon regarda **sans bouger** la plaine, le dos appuyé contre le mur de pierre.*

*Jon je promatrao nizinu, **nepomično**, leđima naslonjen na kameni zid.*

c) ou « **bez** » + nom

*[...] il descendit vers la vallée, **sans se retourner.***

*[...] spustio se prema dolini, **bez osvrtanja.***

Les syntagmes de type **avec** + **nom** apparaissent très souvent dans la nouvelle, mais dans la traduction nous devons utiliser un adverbe de manière :

*Avec hâte, il chercha la faille où se trouvait l'escalier géant.*

*Užurbano je tražio rasjed u kojem se nalazilo divovsko stubište.*

*Maintenant il entendait avec netteté le bruit, [...].*

*Sada je jasno čuo zvuk, [...].*

*Ses yeux gris brillaient avec force.*

*Njegove su sive oči snažno sjajile.*

Nous avons trouvé aussi des phrases avec double transposition. Dans le premier exemple, l'adverbe de temps accompagné d'une infinitive est traduit par une subordonnée circonstancielle de temps (en respectant la concordance des temps), tandis que le syntagme composé d'un pronom possessif et d'un nom est remplacé simplement par une infinitive :

*Avant de continuer sa marche, Jon s'agenouilla à nouveau au bord du ruisseau [...].*

*Prije nego što je nastavio hodati, Jon je opet kleknuo kraj potoka [...].*

Dans le deuxième exemple, on remplace la préposition accompagnée d'un groupe nominal par un adverbe de temps, et le groupe prépositionnel par un adjectif :

*À la fin, il s'arrêta, à bout de souffle.*

*Naposljetku stane, zadihan.*

Le procédé de transposition obligatoire est utilisé lorsque la traduction littérale entraîne une erreur de traduction ou est incompréhensible en raison d'un problème de structure.



Au lieu de la traduction « mot-à-mot » ou de la reformulation de la phrase, nous avons choisi la transposition facultative pour quelques cas. La transposition facultative constitue un type de transposition qu'un traducteur utilise volontairement selon son goût, afin d'améliorer la forme du texte, de transférer le sens original le mieux possible ou de cultiver l'esprit de la langue d'arrivée. Voici quelques exemples :

a) remplacement du gérondif par un complément circonstanciel de lieu

*Peut-être que maintenant, tout bougerait sans cesse, **en fumant**, larges tourbillons, [...].*

*Možda se sada sve kreće neprestano, **u dimu**, veliki vrtlozi, [...].*

b) remplacement du gérondif par l'indicatif

*L'eau bleue coulait **en chantonnant**, très lisse et pure comme du verre.*

*Plava voda tekla je **i žuborila**, glatka i čista poput stakla.*

c) remplacement de l'indicatif par le gérondif

*Il bougeait ses mains en cadence, sa tête **s'inclinait** un peu.*

*Mahao je rukama u ritmu glazbe, malo **nagnuvši** glavu.*

d) remplacement de la préposition accompagnée d'un groupe nominal par le passif

***Dans la lumière** du 21 juin il était très haut et large, [...].*

***Obasjana svjetlom** 21. lipnja, planina je bila vrlo visoka i široka, [...].*

#### 4.3.3. La modulation

La modulation est un changement de point de vue, à savoir une variation dans le message qui est présente quand on s'aperçoit que la traduction littérale ou la transposition est grammaticalement correcte, mais se heurte au génie de la langue d'arrivée :

***Il y avait aussi** les cris des oiseaux cachés dans la mousse.*

***Čuli su se** krikovi ptica skrivenih u mahovini.*

*Plusieurs fois il manqua tomber à la renverse, parce que les blocs de pierre étaient couverts d'humidité et de lichen.* → double modulation

*Nekoliko je puta skoro pao na leđa jer su kameni blokovi bili vlažni i prekriveni lišajem.*

*La grande vallée de lave et de mousse s'étendait à perte de vue, [...].*

*Velika dolina vulkanskih ploča i mahovine pružala se unedogled, [...].*

*Jon se mit à plat ventre et toucha la lave.*

*Jon je legao potrbuške i dotaknuo lavu.*

*Les nuages s'écartaient, se refermaient, la lumière changeait sans cesse.*

*Oblaci su se razmicali pa ponovno skupljali, svjetlost se neprestano mijenjala.*

→ les verbes avec le préfixe *re-* qui désignent la répétition d'une action n'existent qu'en croate dans un registre restreint, donc nous devons les traduire à l'aide de un adverbe de manière ;

*Jon longea un instant le ruisseau, à la recherche d'un gué.*

*Jon je neko vrijeme išao duž potoka, u potrazi za plićakom.*

→ le verbe *longer* accompagné d'un complément d'objet direct exige en croate un équivalent de ce verbe et que l'objet devienne un complément circonstanciel de lieu

*À mesure que Jon s'approchait, il s'apercevait qu'elle était moins régulière [...].*

*Približavajući se, Jon je razabirao da je nepravilnija nego što se doimala izdaleka; [...].*

→ la locution conjonctive de temps est remplacée par le gérondif, et le sujet est déplacé dans la proposition principale ;

*La mousse souple faisait rebondir ses pieds, et c'était un peu difficile de marcher droit.*

*Stopala su mu se sklizala po mahovini, bilo je teško hodati ravno.*

→ voici un exemple où l'objet devient sujet parce que ce type d'action passif réalisé par la construction *faire* + **infinitive** est très rare en croate. Bien que le changement

de catégories grammaticales soit bien évident, nous changeons pourtant le point de vue par le remplacement de statut du sujet et de l'objet.

Dans ce procédé, nous distinguons le type figé et le type libre qui diffèrent par une question de degré. Dans le cas de la modulation figée (obligatoire), nous avons fait les variations selon le contexte en gardant le sens de la phrase originale et l'esprit de la langue croate. La modulation libre tend vers une solution unique, elle doit aboutir à la solution idéale correspondant, pour la langue d'arrivée, à la situation proposée par la langue de départ.

Dans le premier exemple choisi nous pouvons utiliser la modulation pour changer la subordonnée circonstancielle de temps par une nouvelle construction en croate :

*Quand le champ de mousse s'arrêta, Jon commença à escalader les contreforts de la montagne.*

*Stigavši do kraja livade prekrivene mahovinom, Jon se počeo uspinjati planinskim grebenom.*

→ le sujet de la subordonnée devient le complément circonstanciel de lieu, et son verbe devient l'action du sujet de la proposition principale (traduit par un participe passé)

Dans le deuxième exemple choisi nous changeons le statut du sujet :

*Ses doigts saisirent un seul caillou blanc et un peu transparent, [...].*

*Prstima je zgrabio jedan kamenčić, bijeli, pomalo proziran, [...].*

Dès qu'elle devient fréquente, une modulation de ce type peut devenir une modulation figée.<sup>35</sup>

#### 4.3.4. L'équivalence

Nous avons trouvé quatre exemples où était-il impossible d'appliquer les opérations habituelles ou un autre procédé de la traduction sauf l'équivalence :

d'une interjection - *Ohé!* → *Hej!* ;

d'une onomatopée - *dom-dom* → *dum-dum* ; nous ne pouvons pas la traduire

littéralement parce que *dom* en croate signifie *maison, foyer*

---

<sup>35</sup> *ibid.* : p. 51

d'un adverbe de manière - [...] *de larges blocs de basalte s'étaient écroulés **pêle-mêle***, [...].

[...] *velike bazaltne stijene **mjestimice** su se urušile* [...].

d'un adverbe de temps - *Alors Jon sentit le même frisson que **tout à l'heure***, [...].

*Jon zatim osjeti trnce kao **maločas***, [...].

L'équivalence découle d'un changement de point de vue opéré par rapport à la langue de départ, mais elle quitte le domaine de la parole pour pénétrer dans celui de la langue. Ce procédé participe de la même démarche que la modulation et exige de trouver un mot, une expression ou un syntagme en croate équivalent à celui en français en intéressant la totalité du message.

## V. CONCLUSION

L'objectif du présent mémoire était double : traduire la nouvelle *La montagne du dieu vivant* du recueil de nouvelles *Mondo et autres histoires* de Jean-Marie Gustave Le Clézio et effectuer une analyse traductologique de notre propre traduction. Ce mémoire est divisé en trois parties : introduction (méthodologie traductologique, présentation de l'auteur et de son oeuvre), traduction et analyse selon les procédés techniques de la traduction selon Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet.

Dans la traduction présentée, nous avons mis en lumière des illustrations des procédés techniques de la traduction en partant de la théorie de Vinay et Darbelnet présentée dans leur oeuvre commune *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. D'abord, nous avons fait un résumé des procédés en général pour que nous puissions faire l'analyse de notre traduction. La nouvelle *La montagne du dieu vivant* („Planina živog boga „) représente un contenu plein de symboles et de métaphores cachés derrière une forme simple et un style neutre. Nous avons fait de notre mieux pour rester fidèle au texte original et pour transmettre son message ainsi que la plupart de ses caractéristiques stylistiques. Nous avons utilisé seulement quatre procédés parce que nous n'avons pas besoin des procédés d'emprunt, de calque et d'adaptation : la traduction littérale, la transposition et la modulation ont été les plus fréquents, et on a utilisé l'équivalence dans certains cas. Le travail sur ce mémoire nous a aidé à améliorer nos compétences en ce qui concerne la traduction en général et la traduction littéraire. Il nous a aidé à approfondir nos connaissances à la fois du français et du croate, et des différences et ressemblances entre les deux langues.

Chaque auteur qui a un message à faire passer le fait selon le type de problème ou de thème qu'il aborde, le genre de lecteur auquel il adresse son message et selon le genre d'effet qu'il veut susciter chez son public. Nous pouvons conclure que la clé d'une bonne traduction comprend la compréhension de l'original, fidélité, lisibilité et plausibilité de la traduction, et le transfert réussi à la fois du sens et du style.

## VI. BIBLIOGRAPHIE

Danbaba, Ibrahim Dasuki. 2011. *Les problèmes pratiques de la traduction littéraire: le cas de la traduction en français de Magana Jari Ce*, dans *Synergies Afrique Centrale et de l'Ouest*, n°4, p. 93-100 ; <http://gerflint.fr/Base/Afriqueouest4/dasuki.pdf>

Dussart, André. 2005. *Faux sens, contresens, non-sens... un faux débat?*, dans *Meta: journal des traducteurs*, volume 50, n°1, p. 107-119

Gile, Daniel. 2005. *La traduction. La comprendre, l'apprendre*, chapitre 4 : *Un modèle séquentiel de la traduction*, Paris : PUF, Linguistique Nouvelle ; [www.cirinandgile.com/modelesequfr.ppt](http://www.cirinandgile.com/modelesequfr.ppt)

Ladmiral, Jean-René. 1994. *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Paris : Éditions Gallimard

Le Calvé Ivičević, Evaine. 2012. *Lectures en traductologie*, polycopié ; [http://www.unizd.hr/Portals/16/francuski-prevoditeljski/ELC-Traductologie-Lectures\\_en\\_traductologie.pdf](http://www.unizd.hr/Portals/16/francuski-prevoditeljski/ELC-Traductologie-Lectures_en_traductologie.pdf)

Le Clézio, Jean-Marie Gustave. 2003. *La fièvre*, Paris : Gallimard

Le Clézio, Jean-Marie Gustave. 1982. *Mondo et autres histoires*, Paris : Gallimard

Mackenzie, Rosemary. 1998. *Creative problem-solving and translator training, Translators' strategies and creativity*, Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins

Mounin, Georges. 1955. *Les belles infidèles*, Paris : Cahiers du Sud

Thibault, Bruno. 2009. *J.M.G. Le Clézio et la métaphore exotique*. Amsterdam: Rodopi

Tyler, Alexander F. 1797. *Essay on the Principles of translation*, London : John Benjamins

Vinay, Jean-Paul, Darbelnet, Jean. 1972. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris : Didier

## **Dictionnaires, grammaires et orthographe**

Anić, Vladimir. 2004. *Pravopisni priručnik, dodatak Velikom rječniku hrvatskog jezika*, Zagreb : Novi Liber

Anić, Vladimir. 2003. *Rječnik hrvatskog jezika*, Zagreb : Novi Liber

Babić, S., Finka, B., Moguš, M. 1971; 2006. *Hrvatski pravopis*, Zagreb : Školska knjiga

Grevisse. 1993. *Le bon usage: grammaire française*, Paris : Duculot

Grevisse. 2005. *Le petit Grevisse: grammaire française*, Bruxelles : De Boeck

*Le nouveau Petit Robert de la langue française*. 2009, Paris

Maixner, Rudolf. 2004. *Francusko-hrvatski, hrvatsko-francuski rječnik*, preradila i priredila Sanja Šoštarić, Zagreb : Dominović

Delatour, Yvonne, et al. 2004. *Nouvelle grammaire du français*, Paris : Hachette

Putanec, Valentin. 2003. *Francusko-hrvatski rječnik*, Zagreb : Školska knjiga

## **VII. Sitographie**

<http://dictionnaire.reverso.net/>

<http://dictionnaire.sensagent.com/dictionnaire/fr-fr/>

<http://hjp.novi-liber.hr>

<http://www.erudit.org>

<http://www.linternaute.com/dictionnaire/fr/>



**ANNEXE**  
**Le texte source**

## *La montagne du dieu vivant*

Le mont Reydarbarmur était à droite du chemin de terre. Dans la lumière du 21 juin il était très haut et large, dominant le pays de steppes et le grand lac froid, et Jon ne voyait que lui. Pourtant, ce n'était pas la seule montagne. Un peu plus loin, il y avait le massif du Kalfstindar, les grandes vallées creusées jusqu'à la mer, et au nord, la masse sombre des gardiens des glaciers. Mais Reydarbarmur était plus beau que tous les autres, il semblait plus grand, plus pur, à cause de la ligne douce qui allait sans s'interrompre de sa base à son sommet. Il touchait le ciel, et les volutes des nuages passaient sur lui comme une fumée de volcan.

Jon marchait vers Reydarbarmur maintenant. Il avait laissé sa bicyclette neuve contre un talus, au bord du chemin, et il marchait à travers le champ de bruyères et de lichen. Il ne savait pas bien pourquoi il marchait vers Reydarbarmur. Il connaissait cette montagne depuis toujours, il la voyait chaque matin depuis son enfance, et pourtant, aujourd'hui, c'était comme si Reydarbarmur lui était apparu pour la première fois. Il la voyait aussi quand il partait à pied pour l'école, le long de la route goudronnée. Il n'y avait pas un endroit de la vallée d'où on ne pût la voir. C'était comme un

château sombre qui culminait au-dessus des étendues de mousse et de lichen, au-dessus des pâtures des moutons et des villages, et qui regardait tout le pays.

Jon avait posé sa bicyclette contre le talus mouillé. Aujourd'hui, c'était le premier jour qu'il sortait sur sa bicyclette, et d'avoir lutté contre le vent, tout le long de la pente qui conduisait au pied de la montagne, l'avait essoufflé, et ses joues et ses oreilles étaient brûlantes.

C'était peut-être la lumière qui lui avait donné envie d'aller jusqu'à Reydarbarmur. Pendant les mois d'hiver, quand les nuages glissent au ras du sol en jetant le grésil, la montagne semblait très loin, inaccessible. Quelquefois elle était entourée d'éclairs, toute bleue dans le ciel noir, et les gens des vallées avaient peur. Mais Jon, lui, n'avait pas peur d'elle. Il la regardait, et c'était un peu comme si elle le regardait elle aussi, du fond des nuages, par-dessus la grande steppe grise.

Aujourd'hui, c'était peut-être cette lumière du mois de juin qui l'avait conduit jusqu'à la montagne. La lumière était belle et douce, malgré le froid du vent. Tandis qu'il marchait sur la mousse humide, Jon voyait les insectes qui bougeaient dans la lumière, les jeunes moustiques et les moucheron qui volaient au-dessus des plantes. Les abeilles sauvages circulaient entre les fleurs blanches, et dans le ciel, les oiseaux effilés battaient très vite des ailes, suspendus au-dessus des flaques d'eau, puis disparaissaient d'un seul coup dans le vent. C'étaient les seuls êtres vivants.

Jon s'arrêta pour écouter le bruit du vent. Ça faisait une musique étrange et belle dans les creux de la terre et dans les branches des buissons. Il y avait aussi les cris des oiseaux cachés dans la mousse ; leurs piailllements suraigus grandissaient dans le vent, puis s'étouffaient.

La belle lumière du mois de juin éclairait bien la



montagne. A mesure que Jon s'approchait, il s'apercevait qu'elle était moins régulière qu'elle ne paraissait, de loin; elle sortait tout d'un bloc de la plaine de basalte, comme une grande maison ruinée. Il y avait des pans très hauts, d'autres brisés à mi-hauteur, et des failles noires qui divisaient ses murs comme des traces de coups. Au pied de la montagne coulait un ruisseau.

Jon n'en avait jamais vu de semblable. C'était un ruisseau limpide, couleur de ciel, qui glissait lentement en sinuant à travers la mousse verte. Jon s'approcha doucement, en tâtant le sol du bout du pied, pour ne pas s'enliser dans une mare. Il s'agenouilla au bord du ruisseau.

L'eau bleue coulait en chantonnant, très lisse et pure comme du verre. Le fond du ruisseau était recouvert de petits cailloux, et Jon plongea son bras pour en ramasser un. L'eau était glacée, et plus profonde qu'il pensait, et il dut avancer son bras jusqu'à l'aisselle. Ses doigts saisirent un seul caillou blanc et un peu transparent, en forme de cœur.

Soudain, encore une fois, Jon eut l'impression que quelqu'un le regardait. Il se redressa en frissonnant, la manche de sa veste trempée d'eau glacée. Il se retourna, regarda autour de lui. Mais aussi loin qu'il pût voir, il n'y avait que la vallée qui descendait en pente douce, la grande plaine de mousse et de lichen, où passait le vent. Maintenant, il n'y avait même plus d'oiseaux.

Tout à fait au bas de la pente, Jon aperçut la tache rouge de sa bicyclette neuve posée contre la mousse du talus, et cela le rassura.

Ce n'était pas exactement un regard qui était venu, quand il était penché sur l'eau du ruisseau. C'était aussi un peu comme une voix qui aurait prononcé son nom, très doucement, à l'intérieur de son oreille, une



voix légère et douce qui ne ressemblait à rien de connu. Ou bien une onde, qui l'avait enveloppé comme la lumière, et qui l'avait fait tressaillir, à la manière d'un nuage qui s'écarte et montre le soleil.

Jon longea un instant le ruisseau, à la recherche d'un gué. Il le trouva plus haut, à la sortie d'un méandre, et il traversa. L'eau cascadaït sur les cailloux plats du gué, et des touffes de mousse verte détachées des berges glissaient sans bruit, descendaient. Avant de continuer sa marche, Jon s'agenouilla à nouveau au bord du ruisseau et il but plusieurs gorgées de la belle eau glacée.

Les nuages s'écartaient, se refermaient, la lumière changeait sans cesse. C'était une lumière étrange, parce qu'elle semblait ne rien devoir au soleil; elle flottait dans l'air, autour des murs de la montagne. C'était une lumière très lente, et Jon comprit qu'elle allait durer des mois encore, sans faiblir, jour après jour, sans laisser place à la nuit. Elle était née maintenant, sortie de la terre, allumée dans le ciel parmi les nuages, comme si elle devait vivre toujours. Jon sentit qu'elle entraît en lui par toute la peau de son corps et de son visage. Elle brûlait et pénétrait les pores comme un liquide chaud, elle imprégnait ses habits et ses cheveux. Soudain il eut envie de se mettre nu. Il choisit un endroit où le champ de mousse formait une cuvette abritée du vent, et il ôta rapidement tous ses habits. Puis il se roula sur le sol humide, en frottant ses jambes et ses bras dans la mousse. Les touffes élastiques crissaient sous le poids de son corps, le couvraient de gouttes froides. Jon restait immobile, couché sur le dos, les bras écartés, regardant le ciel et écoutant le vent. A ce moment-là, au-dessus de Reydarbarmur, les nuages s'ouvrirent et le soleil brûla le visage, la poitrine et le ventre de Jon.



Jon se rhabilla et recommença à marcher vers le mur de la montagne. Son visage était chaud et ses oreilles bruissaient, comme s'il avait bu de la bière. La mousse souple faisait rebondir ses pieds, et c'était un peu difficile de marcher droit. Quand le champ de mousse s'arrêta, Jon commença à escalader les contreforts de la montagne. Le terrain devenait chaotique, fait de blocs de basalte sombre et de chemins de pierre ponce qui crissait et s'effritait sous ses semelles.

Devant lui, la paroi de la montagne s'élevait, si haut qu'on n'en voyait pas le sommet. Il n'y avait pas moyen d'escalader à cet endroit. Jon contourna la muraille, remonta vers le nord, à la recherche d'un passage. Il le trouva soudain. Le souffle du vent dont la muraille l'avait abrité jusque-là, d'un seul coup le frappa, le fit tituber en arrière. Devant lui, une large faille séparait le rocher noir, formant comme une porte géante. Jon entra.

Entre les parois de la faille, de larges blocs de basalte s'étaient écroulés pêle-mêle, et il fallait monter lentement, en s'aidant de chaque entaille, de chaque fissure. Jon escaladait les blocs l'un après l'autre, sans reprendre haleine. Une sorte de hâte était en lui, il voulait arriver en haut de la faille le plus vite possible. Plusieurs fois il manqua tomber à la renverse, parce que les blocs de pierre étaient couverts d'humidité et de lichen. Jon s'agrippait des deux mains, et à un moment, il cassa l'ongle de son index sans rien sentir. La chaleur continuait de circuler dans son sang, malgré le froid de l'ombre.

Au sommet de la faille, il se retourna. La grande vallée de lave et de mousse s'étendait à perte de vue, et le ciel était immense, roulant des nuages gris. Jon n'avait jamais rien vu de plus beau. C'était comme si la terre était devenue lointaine et vide, sans hommes,



sans bêtes, sans arbres, aussi grande et solitaire que l'océan. Par endroits, au-dessus de la vallée, un nuage crevait et Jon voyait les rayons obliques de la pluie, et les halos de la lumière.

Jon regarda sans bouger la plaine, le dos appuyé contre le mur de pierre. Il chercha des yeux la tache rouge de sa bicyclette, et la forme de la maison de son père, à l'autre bout de la vallée. Mais il ne put les voir. Tout ce qu'il connaissait avait disparu, comme si la mousse verte avait monté et avait tout recouvert. Seul, au bas de la montagne, le ruisseau brillait, pareil à un long serpent d'azur. Mais il disparaissait lui aussi, au loin, comme s'il coulait à l'intérieur d'une grotte.

Tout à coup, Jon regarda fixement la faille sombre, au-dessous de lui, et il frissonna; il ne s'en était pas rendu compte tandis qu'il escaladait les blocs, mais chaque morceau de basalte formait la marche d'un escalier géant.

Alors, encore une fois, Jon sentit l'étrange regard qui l'entourait. La présence inconnue pesait sur sa tête, sur ses épaules, sur tout son corps, un regard sombre et puissant qui couvrait toute la terre. Jon releva la tête. Au-dessus de lui, le ciel était plein d'une lumière intense qui brillait d'un horizon à l'autre d'un seul éclat. Jon ferma les yeux, comme devant la foudre. Puis les larges nuages bas pareils à de la fumée s'unirent de nouveau, couvrant la terre d'ombre. Jon resta longtemps les yeux fermés, pour ne pas sentir le vertige. Il écouta le bruit du vent qui glissait sur les roches lisses, mais la voix étrange et douce ne prononça pas son nom. Elle chuchotait seulement, incompréhensible, dans la musique du vent.

Était-ce le vent ? Jon entendait des sons inconnus, des voix de femmes marmonnantes, des bruits d'ailes, des bruits de vagues. Parfois, du fond de la vallée



montaient de drôles de vrombissements d'abeille, des bourdonnements de moteur. Les bruits s'emmêlaient, résonnaient en écho sur les flancs de la montagne, glissaient comme l'eau des sources, s'enfonçaient dans le lichen et dans le sable.

Jon ouvrit les yeux. Ses mains s'accrochèrent à la paroi de rocher. Un peu de sueur mouillait son visage, malgré le froid. Maintenant, il était comme sur un vaisseau de lave, qui virait lentement en frôlant les nuages. Avec légèreté, la grande montagne glissait sur la terre, et Jon sentit le mouvement de balancier du tangage. Dans le ciel, les nuages se déroulaient, fuyaient comme des vagues immenses, en faisant clignoter la lumière.

Cela dura longtemps, aussi longtemps qu'un voyage vers une île. Puis Jon sentit le regard qui s'éloignait de lui. Il détacha ses doigts de la paroi du rocher. Au-dessus de lui, le sommet de la montagne apparaissait avec netteté. C'était un grand dôme de pierre noire, gonflé comme un ballon, lisse et brillant dans la lumière du ciel.

Les coulées de lave et de basalte faisaient une pente douce sur les côtés du dôme, et c'est par là que Jon choisit de continuer son ascension. Il montait à petits pas, zigzaguant comme une chèvre, le buste penché en avant. Maintenant le vent était libre, il le frappait avec violence, il faisait claquer ses habits. Jon serrait les lèvres, et ses yeux étaient brouillés par les larmes. Mais il n'avait pas peur, il ne sentait plus le vertige. Le regard inconnu ne pesait plus, à présent. Au contraire, il soutenait le corps, il poussait Jon vers le haut, avec toute sa lumière.

Jon n'avait jamais ressenti une telle impression de force. Quelqu'un qui l'aimait marchait à côté de lui, au même pas, soufflant au même rythme. Le regard



inconnu le tirait vers le haut des roches, l'aidait à grimper. Quelqu'un venu du plus profond d'un rêve, et son pouvoir grandissait sans cesse, se gonflait comme un nuage. Jon posait ses pieds sur les plaques de lave, exactement là où il fallait, parce qu'il suivait peut-être des traces invisibles. Le vent froid le faisait haleter et brouillait sa vue, mais il n'avait pas besoin de voir. Son corps se dirigeait seul, s'orientait et mètre par mètre il s'élevait le long de la courbe de la montagne.

Il était seul au milieu du ciel. Autour de lui, maintenant, il n'y avait plus de terre, plus d'horizon, mais seulement l'air, la lumière, les nuages gris. Jon avançait avec ivresse vers le haut de la montagne, et ses gestes devenaient lents comme ceux d'un nageur. Parfois ses mains touchaient la dalle lisse et froide, son ventre frottait sur elle, et il sentait les bords coupants des fissures et les traces des veines de lave. La lumière gonflait la roche, gonflait le ciel, elle grandissait aussi dans son corps, elle vibrait dans son sang. La musique de la voix du vent emplissait ses oreilles, résonnait dans sa bouche. Jon ne pensait à rien, ne regardait rien. Il montait d'un seul effort, tout son corps montait, sans s'arrêter, vers le sommet de la montagne.

Il arriva peu à peu. La pente de basalte devint plus douce, plus longue. Jon était à présent comme dans la vallée, au pied de la montagne, mais une vallée de pierre, belle et vaste, étendue en une longue courbe jusqu'au commencement des nuages.

Le vent et la pluie avaient usé la pierre, l'avaient polie comme une meule. Par endroits, étincelaient des cristaux rouge sang, des stries vertes et bleues, des taches jaunes qui semblaient ondoyer dans la lumière. Plus haut, la vallée de pierre disparaissait dans les nuages ; ils glissaient sur elle en laissant traîner der-



rière eux des filaments, des mèches, et quand ils fondaient Jon voyait à nouveau la ligne pure de la courbe de pierre.

Ensuite, Jon fut tout à fait au sommet de la montagne. Il ne s'en aperçut pas tout de suite, parce que cela s'était fait progressivement. Mais quand il regarda autour de lui, il vit ce grand cercle noir dont il était le centre, et il comprit qu'il était arrivé. Le sommet de la montagne était ce plateau de lave qui touchait le ciel. Là, le vent soufflait, non plus par rafales, mais continu et puissant, tendu sur la pierre comme une lame. Jon fit quelques pas, en titubant. Son cœur battait très fort dans sa poitrine, poussait son sang dans ses tempes et dans son cou. Pendant un instant, il suffoqua, parce que le vent appuyait sur ses narines et sur ses lèvres.

Jon chercha un abri. Le sommet de la montagne était nu, sans une herbe, sans un creux. La lave luisait durement, comme de l'asphalte, fêlée par endroits, là où la pluie creusait ses gouttières. Le vent arrachait un peu de poussière grise qui s'échappait de la carapace, en fumées brèves.

C'était ici que la lumière régnait. Elle l'avait appelé, quand il marchait au pied de la montagne, et c'est pour cela qu'il avait laissé sa bicyclette renversée sur le talus de mousse, au bord du chemin. La lumière du ciel tourbillonnait ici, complètement libre. Sans cesse elle jaillissait de l'espace et frappait la pierre, puis rebondissait jusqu'aux nuages. La lave noire était pénétrée de cette lumière, lourde, profonde comme la mer en été. C'était une lumière sans chaleur, venue du plus loin de l'espace, la lumière de tous les soleils et de tous les astres invisibles, et elle rallumait les anciennes braises, elle faisait renaître les feux qui avaient brûlé sur la terre des millions d'années auparavant. La flamme brillait dans la lave, à l'intérieur de la monta-



gne, elle miroitait sous le souffle du vent froid. Jon voyait maintenant devant lui, sous la pierre dure, tous les courants mystérieux qui bougeaient. Les veines rouges rampaient, tels des serpents de feu ; les bulles lentes figées au cœur de la matière luisaient comme les photogènes des animaux marins.

Le vent cessa soudain, comme un souffle qu'on retient. Alors Jon put marcher vers le centre de la plaine de lave. Il s'arrêta devant trois marques étranges. C'étaient trois cuvettes creusées dans la pierre. L'une des cuvettes était remplie d'eau de pluie, et les deux autres abritaient de la mousse et un arbuste maigre. Autour des cuvettes, il y avait des pierres noires éparses, et de la poudre de lave rouge qui roulait dans les rainures.

C'était le seul abri. Jon s'assit au bord de la cuvette qui contenait l'arbuste. Ici, le vent semblait ne jamais souffler très fort. La lave était douce et lisse, tiédie par la lumière du ciel. Jon s'appuya en arrière sur ses coudes, et il regarda les nuages.

Il n'avait jamais vu les nuages d'aussi près. Jon aimait bien les nuages. En bas, dans la vallée, il les avait regardés souvent, couché sur le dos derrière le mur de la ferme. Ou bien caché dans une crique du lac, il était resté longtemps la tête renversée en arrière jusqu'à ce qu'il sente les tendons de son cou durcis comme des cordes. Mais ici, au sommet de la montagne, ce n'était pas pareil. Les nuages arrivaient vite, au ras de la plaine de lave, ouvrant leurs ailes immenses. Ils avalaient l'air et la pierre, sans bruit, sans effort, ils écartaient leurs membranes démesurément. Quand ils passaient sur le sommet de la montagne, tout devenait blanc et phosphorescent, et la pierre noire se couvrait de perles. Les nuages passaient sans ombre. Au contraire, la lumière brillait avec plus de force, elle



rendait tout couleur de neige et d'écume. Jon regardait ses mains blanches, ses ongles pareils à des pièces de métal. Il renversait la tête et il ouvrait sa bouche pour boire les fines gouttes mêlées à la lumière éblouissante. Ses yeux grands ouverts regardaient la lueur d'argent qui emplissait l'espace. Alors il n'y avait plus de montagne, plus de vallées de mousse, ni de villages, plus rien ; plus rien, mais le corps du nuage qui fuyait vers le sud, qui comblait chaque trou, chaque rainure. La vapeur fraîche tournait longtemps sur le sommet de la montagne, aveuglait le monde. Puis, très vite, comme elle était venue, la nuée s'en allait, roulait vers l'autre bout du ciel.

Jon était heureux d'être arrivé ici, près des nuages. Il aimait leur pays, si haut, si loin des vallées et des routes des hommes. Le ciel se faisait et se défaisait sans cesse, autour du cercle de lave, la lumière du soleil intermittent bougeait comme les faisceaux des phares. Peut-être qu'il n'y avait rien d'autre, réellement. Peut-être que maintenant, tout bougerait sans cesse, en fumant, larges tourbillons, nœuds coulants, voiles, ailes, fleuves pâles. La lave noire glissait aussi, elle s'épandait et coulait vers le bas, la lave froide très lente qui débordait des lèvres du volcan.

Quand les nuages s'en allaient, Jon regardait leurs dos ronds qui couraient dans le ciel. Alors l'atmosphère reparaissait, très bleue, vibrante de la lumière du soleil et les blocs de lave durcissaient de nouveau.

Jon se mit à plat ventre et toucha la lave. Tout à coup, il vit un caillou bizarre, posé au bord de la cuvette remplie d'eau de pluie. Il s'approcha à quatre pattes pour l'examiner. C'était un bloc de lave noire, sans doute détaché de la masse par l'érosion. Jon voulut le retourner, mais sans y parvenir. Il était soudé



au sol par un poids énorme qui ne correspondait pas à sa taille.

Alors Jon sentit le même frisson que tout à l'heure, quand il escaladait les blocs du ravin. Le caillou avait exactement la forme de la montagne. Il n'y avait pas de doute possible : c'était la même base large, anguleuse, et le même sommet hémisphérique. Jon se pencha plus près, et il distingua clairement la faille par où il était monté. Sur le caillou, cela formait juste une fissure, mais dentelée comme les marches de l'escalier géant qu'il avait escaladé.

Jon approcha son visage de la pierre noire, jusqu'à ce que sa vue devienne trouble. Le bloc de lave grandissait, emplissait tout son regard, s'étendait autour de lui. Jon sentait peu à peu qu'il perdait son corps, et son poids. Maintenant il flottait, couché sur le dos gris des nuages, et la lumière le traversait de part en part. Il voyait au-dessous de lui les grandes plaques de lave brillantes d'eau et de soleil, les taches rouillées du lichen, les ronds bleus des lacs. Lentement, il glissait au-dessus de la terre, car il était devenu semblable à un nuage, léger et qui changeait de forme. Il était une fumée grise, une vapeur, qui s'accrochait aux rochers et déposait ses gouttes fines.

Jon ne quittait plus la pierre du regard. Il était heureux comme cela, il caressait longuement la surface lisse avec ses mains ouvertes. La pierre vibrait sous ses doigts comme une peau. Il sentait chaque bosse, chaque fissure, chaque marque polie par le temps, et la douce chaleur de la lumière faisait un tapis léger, pareil à la poussière.

Son regard s'arrêta au sommet du caillou. Là, sur la surface arrondie et brillante, il vit trois trous minuscules. C'était une ivresse étrange de voir l'endroit même où il se trouvait. Jon regarda avec une attention



presque douloureuse les marques des cuvettes, mais il ne put voir le drôle d'insecte noir qui se tenait immobile au sommet de la pierre.

Il resta longtemps à regarder le bloc de lave. Par son regard, il sentit qu'il s'échappait peu à peu de lui-même. Il ne perdait pas connaissance, mais son corps s'engourdissait lentement. Ses mains devenaient froides, posées à plat de chaque côté de la montagne. Sa tête s'appuya, le menton contre la pierre, et ses yeux devinrent fixes.

Pendant ce temps, le ciel autour de la montagne se défaisait et se reformait. Les nuages glissaient sur la plaine de lave, les gouttelettes coulaient sur le visage de Jon, s'accrochaient à ses cheveux. Le soleil luisait parfois, avec de grands éclats brûlants. Le souffle du vent circulait autour de la montagne, longuement, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre.

Puis Jon entendit les coups de son cœur, mais loin à l'intérieur de la terre, loin, jusqu'au fond de la lave, jusqu'aux artères du feu, jusqu'aux socles des glaciers. Les coups ébranlaient la montagne, vibraient dans les veines de lave, dans le gypse, sur les cylindres de basalte. Ils résonnaient au fond des cavernes, dans les failles, et le bruit régulier devait parcourir les vallées de mousse, jusqu'aux maisons des hommes.

« Dom-dom, dom-dom, dom-dom, dom-dom, dom-dom, dom-dom »

C'était le bruit lourd qui entraînait vers un autre monde, comme au jour de la naissance, et Jon voyait devant lui la grande pierre noire qui palpitait dans la lumière. A chaque pulsation, toute la clarté du ciel oscillait, accrue par une décharge fulgurante. Les nuages se dilataient, gonflés d'électricité, phosphorescents comme ceux qui glissent autour de la pleine lune.

Jon perçut un autre bruit, un bruit de mer profonde,

qui raclait lourdement, un bruit de vapeur qui fuse, et cela aussi l'entraînait plus loin. C'était difficile de résister au sommeil. D'autres bruits surgissaient sans cesse, des bruits nouveaux, vibrations de moteurs, cris d'oiseaux, grincements de treuils, trépidations de liquides bouillant.

Tous les bruits naissaient, venaient, s'éloignaient, revenaient encore, et cela faisait une musique qui emportait au loin. Jon ne faisait plus d'effort pour revenir, à présent. Complètement inerte, il sentit qu'il descendait quelque part, vers le sommet du caillou noir peut-être, au bord des trous minuscules.

Quand il ouvrit les yeux à nouveau, il vit tout de suite l'enfant au visage clair qui était debout sur la dalle de lave, devant le réservoir d'eau. Autour de l'enfant, la lumière était intense, car il n'y avait plus de nuages dans le ciel.

« Jon! » dit l'enfant. Sa voix était douce et fragile, mais son visage clair souriait.

« Comment sais-tu mon nom ? » demanda Jon.

L'enfant ne répondait pas. Il restait immobile au bord de la cuvette d'eau, un peu tourné de côté comme s'il était prêt à s'enfuir.

« Et toi, comment t'appelles-tu ? » demanda Jon. « Je ne te connais pas. » Il ne bougeait pas, pour ne pas effrayer l'enfant.

« Pourquoi es-tu venu ? Jamais personne ne vient sur la montagne. »

« Je voulais voir la vue qu'on a d'ici », dit Jon. « Je pensais qu'on voyait tout de très haut, comme les oiseaux. »

Il hésita un peu, puis il dit :

« Tu habites ici ? »

L'enfant continuait à sourire. La lumière qui l'entourait semblait sortir de ses yeux et de ses cheveux.



« Es-tu berger ? Tu es habillé comme les bergers. »  
« Je vis ici », dit l'enfant. « Tout ce que tu vois ici est à moi. »

Jon regarda l'étendue de lave et le ciel.

« Tu te trompes », dit-il. « Ça n'appartient à personne. »

Jon fit un geste pour se mettre debout. Mais l'enfant fit un bond de côté, comme s'il allait partir.

« Je ne bouge pas », dit Jon pour le rassurer. « Reste, je ne vais pas me lever. »

« Tu ne dois pas te lever maintenant », dit l'enfant.

« Alors viens t'asseoir à côté de moi. »

L'enfant hésita. Il regardait Jon comme s'il cherchait à deviner ses pensées. Puis il s'approcha et s'assit en tailleur à côté de Jon.

« Tu ne m'as pas répondu. Quel est ton nom ? » demanda Jon.

« Ça n'a pas d'importance, puisque tu ne me connais pas », dit l'enfant. « Moi, je ne t'ai pas demandé ton nom. »

« C'est vrai », dit Jon. Mais il sentit qu'il aurait dû être étonné.

« Dis-moi, alors, que fais-tu ici ? Où habites-tu ? Je n'ai pas vu de maison en montant. »

« C'est toute ma maison », dit l'enfant. Ses mains bougeaient lentement, avec des gestes gracieux que Jon n'avait jamais vus.

« Tu vis réellement ici ? » demanda Jon. « Et ton père, ta mère ? Où sont-ils ? »

« Je n'en ai pas. »

« Tes frères ? »

« Je vis tout seul, je viens de te le dire. »

« Tu n'as pas peur ? Tu es bien jeune pour vivre seul. »

L'enfant sourit encore.

« Pourquoi aurais-je peur? Est-ce que tu as peur, dans ta maison ? »

« Non », dit Jon. Il pensait que ce n'était pas la même chose, mais il n'osa pas le dire.

Ils restèrent en silence pendant un moment, puis l'enfant dit :

« Il y a très longtemps que je vis ici. Je connais chaque pierre de cette montagne mieux que tu ne connais ta chambre. Sais-tu pourquoi je vis ici ? »

« Non », dit Jon.

« C'est une longue histoire », dit l'enfant. « Il y a longtemps, très longtemps, beaucoup d'hommes sont arrivés, ils ont installé leurs maisons sur les rivages, dans les vallées, et les maisons sont devenues des villages, et les villages sont devenus des villes. Même les oiseaux ont fui. Même les poissons avaient peur. Alors moi aussi j'ai quitté les rivages, les vallées, et je suis venu sur cette montagne. Maintenant toi aussi tu es venu sur cette montagne, et les autres viendront après toi. »

« Tu parles comme si tu étais très vieux », dit Jon. « Pourtant tu n'es qu'un enfant ! »

« Oui, je suis un enfant », dit l'enfant. Il regardait Jon fixement, et son regard bleu était plein d'une telle lumière que Jon dut baisser les yeux.

La lumière du mois de juin était plus belle encore. Jon pensa qu'elle sortait peut-être des yeux de l'étrange berger, et qu'elle se répandait jusqu'au ciel, jusqu'à la mer. Au-dessus de la montagne, le ciel s'était vidé de ses nuages, et la pierre noire était douce et tiède. Jon n'avait plus sommeil, à présent. Il regardait de toutes ses forces l'enfant assis à côté de lui. Mais l'enfant regardait ailleurs. Il y avait un silence intense, sans un souffle de vent.

L'enfant se tourna de nouveau vers Jon.



« Sais-tu jouer de la musique ? » demanda-t-il.  
« J'aime beaucoup la musique. »

Jon secoua la tête, puis il se souvint qu'il portait dans sa poche une petite guimbarde. Il sortit l'objet et le montra à l'enfant.

« Tu peux jouer de la musique avec cela ? » demanda l'enfant. Jon lui tendit la guimbarde et l'enfant l'examina un instant.

« Que veux-tu que je te joue ? » demanda Jon.

« Ce que tu sais jouer, n'importe ! J'aime toutes les musiques. »

Jon mit la guimbarde dans sa bouche, et il fit vibrer avec son index la petite lame de métal. Il joua un air qu'il aimait bien, *Draumkvaedi*, un vieil air que son père lui avait appris autrefois.

Les sons nasillards de la guimbarde résonnaient loin dans la plaine de lave, et l'enfant écouta en penchant un peu la tête de côté.

« C'est joli », dit l'enfant quand Jon eut terminé.  
« Joue encore pour moi, s'il te plaît. »

Sans bien comprendre pourquoi, Jon se sentit heureux que sa musique plaise au jeune berger.

« Je sais aussi jouer *Manstu ekki vina* », dit Jon.  
« C'est une chanson étrangère. »

En même temps qu'il jouait, il marquait la mesure du pied sur la dalle de lave.

L'enfant écoutait, et ses yeux brillaient de contentement.

« J'aime ta musique », dit-il enfin. « Sais-tu jouer d'autres musiques ? »

Jon réfléchit.

« Mon frère me prête quelquefois sa flûte. Il a une belle flûte, toute en argent, et il me la prête quelquefois pour jouer. »

« J'aimerais bien entendre cette musique-là aussi. »

« J'essaierai de lui emprunter sa flûte, la prochaine fois », dit Jon. « Peut-être qu'il voudra venir lui aussi, pour te jouer de la musique. »

« J'aimerais bien », dit l'enfant.

Puis Jon recommença à jouer de la guimbarde. La lame de métal vibrait fort dans le silence de la montagne, et Jon pensait qu'on l'entendait peut-être jusqu'au bout de la vallée, jusqu'à la ferme. L'enfant s'approcha de lui. Il bougeait ses mains en cadence, sa tête s'inclinait un peu. Ses yeux clairs brillaient, et il se mettait à rire, quand la musique devenait vraiment trop nasillarde. Alors Jon ralentissait le rythme, faisait chanter des notes longues qui tremblaient dans l'air, et le visage de l'enfant redevenait grave, ses yeux reprenaient la couleur de la mer profonde.

A la fin, il s'arrêta, à bout de souffle. Ses dents et ses lèvres lui faisaient mal.

L'enfant battit des mains et dit :

« C'est beau ! Tu sais jouer de la belle musique ! »

« Je sais parler aussi avec la guimbarde », dit Jon. L'enfant avait l'air étonné.

« Parler ? Comment peux-tu parler avec cet objet ? »

Jon remit la guimbarde dans sa bouche, et très lentement, il prononça quelques paroles en faisant vibrer la lame de métal.

« As-tu compris ? »

« Non », dit l'enfant.

« Ecoute mieux. »

Jon recommença, encore plus lentement. Le visage de l'enfant s'éclaira.

« Tu as dit : bonjour mon ami ! »

« C'est cela. »

Jon expliqua :

« Chez nous, en bas, dans la vallée, tous les garçons savent faire cela. Quand l'été vient, on va dans les



champs, derrière les fermes, et on parle comme ça aux filles, avec nos guimbardes. Quand on a trouvé une fille qui nous plaît, on va derrière chez elle, le soir, et on lui parle comme ça, pour que ses parents ne comprennent pas. Les filles aiment bien cela. Elles mettent la tête à leur fenêtre et elles écoutent ce qu'on leur dit, avec la musique. »

Jon montra à l'enfant comment on disait : « Je t'aime, je t'aime, je t'aime », rien qu'en grattant la lame de fer de la guimbarde et en bougeant la langue dans sa bouche.

« C'est facile », dit Jon. Il donna l'instrument à l'enfant, qui essaya à son tour de parler en grattant la lame de métal. Mais ça ne ressemblait pas du tout à un langage et ensemble ils éclatèrent de rire.

L'enfant n'avait plus du tout de méfiance, maintenant. Jon lui montra aussi comment jouer les airs de musique, et les sons nasillards résonnèrent longtemps dans la montagne.

Puis la lumière déclina un peu. Le soleil descendit tout près de l'horizon, dans une brume rouge. Le ciel s'alluma bizarrement, comme s'il y avait un incendie. Jon regarda le visage de son compagnon, et il lui sembla qu'il avait changé de couleur. Sa peau et ses cheveux devenaient gris comme la cendre, et ses yeux avaient la teinte du ciel. La douce chaleur diminuait peu à peu. Le froid arriva comme un frisson. A un moment, Jon voulut se lever pour partir, mais l'enfant posa sa main sur son bras.

« Ne pars pas, je t'en prie », dit-il simplement.

« Il faut que je redescende maintenant, il doit être tard déjà. »

« Ne pars pas. La nuit va être claire, tu peux rester ici jusqu'à demain matin. »

Jon hésita.

« Ma mère et mon père m'attendent chez nous », dit-il.

L'enfant réfléchit. Ses yeux gris brillaient avec force.

« Ton père et ta mère se sont endormis », dit-il ; « ils ne se réveilleront pas avant demain matin. Tu peux rester ici. »

« Comment sais-tu qu'ils dorment ? » demanda Jon. Mais il comprit que l'enfant disait la vérité. L'enfant sourit.

« Tu sais jouer de la musique et parler avec la musique. Moi je sais d'autres choses. »

Jon prit la main de l'enfant et la serra. Il ne savait pourquoi, mais il n'avait jamais ressenti un tel bonheur auparavant.

« Apprends-moi d'autres choses », dit-il ; « tu sais tellement de choses ! »

Au lieu de lui répondre, l'enfant se leva d'un bond et courut vers le réservoir. Il prit un peu d'eau dans ses mains en coupe, et il l'apporta à Jon. Il approcha ses mains de la bouche de Jon.

« Bois ! » dit-il.

Jon obéit. L'enfant versa doucement l'eau entre ses lèvres. Jon n'avait jamais bu une eau comme celle-là. Elle était douce et fraîche, mais dense et lourde aussi, et elle semblait parcourir tout son corps comme une source. C'était une eau qui rassasiait la soif et la faim, qui bougeait dans les veines comme une lumière.

« C'est bon », dit Jon. « Quelle est cette eau ? »

« Elle vient des nuages », dit l'enfant. « Jamais personne ne l'a regardée. »

L'enfant était debout devant lui sur la dalle de lave.

« Viens, je vais te montrer le ciel maintenant. »

Jon mit sa main dans la main de l'enfant et ils marchèrent ensemble sur le sommet de la montagne. L'enfant allait légèrement, un peu au-devant, ses pieds



nus glissant à peine sur le sol. Ils marchèrent ainsi jusqu'au bout du plateau de lave, là où la montagne dominait la terre comme un promontoire.

Jon regarda le ciel ouvert devant eux. Le soleil avait complètement disparu derrière l'horizon, mais la lumière continuait d'illuminer les nuages. En bas, très loin, sur la vallée, il y avait une ombre légère qui voilait le relief. On ne voyait plus le lac, ni les collines, et Jon ne pouvait pas reconnaître le pays. Mais le ciel immense était plein de lumière, et Jon vit tous les nuages, longs, couleur de fumée, étendus dans l'air jaune et rose. Plus haut, le bleu commençait, un bleu profond et sombre qui vibrait de lumière aussi, et Jon aperçut le point blanc de Vénus, qui brillait seul comme un phare.

Ensemble ils s'assirent sur le rebord de la montagne et ils regardèrent le ciel. Il n'y avait pas un souffle de vent, pas un bruit, pas un mouvement. Jon sentit l'espace entrer en lui et gonfler son corps, comme s'il retenait sa respiration. L'enfant ne parlait pas. Il était immobile, le buste droit, la tête un peu en arrière, et il regardait le centre du ciel.

Une à une, les étoiles s'allumèrent, écartant leurs huit rayons aigus. Jon sentit à nouveau la pulsation régulière dans sa poitrine et dans les artères de son cou, car cela venait du centre du ciel à travers lui et résonnait dans toute la montagne. La lumière du jour battait aussi, tout près de l'horizon, répondant aux palpitations du ciel nocturne. Les deux couleurs, l'une sombre et profonde, l'autre claire et chaude, étaient unies au zénith, et bougeaient d'un même mouvement de balancier.

Jon recula sur la pierre, et il se coucha sur le dos, les yeux ouverts. Maintenant il entendait avec netteté le bruit, le grand bruit qui venait de tous les coins de



l'espace et se réunissait au-dessus de lui. Ce n'étaient pas des paroles, ni même de la musique, et pourtant il lui semblait qu'il comprenait ce que cela voulait dire, comme des mots, comme des phrases de chanson. Il entendait la mer, le ciel, le soleil, la vallée qui criaient comme des animaux. Il entendait les sons lourds prisonniers des gouffres, les murmures cachés au fond des puits, au fond des failles. Quelque part venu du nord, le bruit continu et lisse des glaciers, le froissement qui avance et grince sur le socle des pierres. La vapeur fusait des solfatares, en jetant des cris aigus, et les hautes flammes du soleil ronflaient comme des forges. Partout, l'eau glissait, la boue faisait éclater des nuages de bulles, les graines dures se fendaient et germaient sous la terre. Il y avait les vibrations des racines, le goutte-à-goutte de la sève dans les troncs des arbres, le chant éolien des herbes coupantes. Puis venaient d'autres bruits encore, que Jon connaissait mieux, les moteurs des camionnettes et des pompes, les cliquetis des chaînes de métal, les scies électriques, les martèlements des pistons, les sirènes des navires. Un avion déchirait l'air avec ses quatre turboréacteurs, loin au-dessus de l'Océan. Une voix d'homme parlait, quelque part dans une salle d'école, mais était-ce bien un homme ? C'était un chant d'insecte, plutôt, qui se transformait en chuintement grave, en borborygme, ou bien qui se divisait en sifflements stridents. Les ailes des oiseaux de mer ronronnaient au-dessus des falaises, les mouettes et les goélands piaulaient. Tous les bruits emportaient Jon, son corps flottait au-dessus de la dalle de lave, glissait comme sur un radeau de mousse, tournait dans d'invisibles remous, tandis que dans le ciel, à la limite du jour et de la nuit, les étoiles brillaient de leur éclat fixe.

Jon resta longtemps, comme cela, à la renverse,



regardant et écoutant. Puis les bruits s'éloignèrent, s'affaiblirent, l'un après l'autre. Les coups de son cœur devinrent plus doux, plus réguliers, et la lumière se voila d'une taie grise.

Jon se tourna sur le côté et regarda son compagnon. Sur la dalle noire, l'enfant était couché en chien de fusil, la tête appuyée sur son bras. Sa poitrine se soulevait lentement, et Jon comprit qu'il s'était endormi. Alors il ferma les yeux lui aussi, et il attendit son sommeil.

Jon se réveilla quand le soleil apparut au-dessus de l'horizon. Il s'assit et regarda autour de lui, sans comprendre. L'enfant n'était plus là. Il n'y avait que l'étendue de lave noire, et, à perte de vue, la vallée où les premières ombres commençaient à se dessiner. Le vent soufflait de nouveau, balayait l'espace. Jon se mit debout, et il chercha son compagnon. Il suivit la pente de lave jusqu'aux cuvettes. Dans le réservoir, l'eau était couleur de métal, ridée par les rafales du vent. Dans son trou couvert de mousse et de lichen, le vieil arbuste desséché vibrait et tremblotait. Sur la dalle, le caillou en forme de montagne était toujours à la même place. Alors Jon resta debout un instant au sommet de la montagne, et il appela plusieurs fois, mais pas même un écho ne répondait :

« Ohé! »

« Ohé ! »

Quand il comprit qu'il ne retrouverait pas son ami, Jon ressentit une telle solitude qu'il eut mal au centre de son corps, à la manière d'un point de côté. Il commença à descendre la montagne, le plus vite qu'il put, en sautant par-dessus les roches. Avec hâte, il chercha la faille où se trouvait l'escalier géant. Il glissa sur les grandes pierres mouillées, il descendit vers la

vallée, sans se retourner. La belle lumière grandissait dans le ciel, et il faisait tout à fait jour quand il arriva en bas.

Puis il se mit à courir sur la mousse, et ses pieds rebondissaient et le poussaient en avant encore plus vite. Il franchit d'un bond le ruisseau couleur de ciel, sans regarder les radeaux de mousse qui descendaient en tournant dans les remous. Pas très loin, il vit un troupeau de moutons qui détalait en bêlant, et il comprit qu'il était à nouveau dans le territoire des hommes. Près du chemin de terre, sa belle bicyclette neuve l'attendait, son guidon chromé couvert de gouttes d'eau. Jon enfourcha la bicyclette, et il commença à rouler sur le chemin de terre, toujours plus bas. Il ne pensait pas, il ne sentait que le vide, la solitude sans limites, tandis qu'il pédalait le long du chemin de terre. Quand il arriva à la ferme, Jon posa la bicyclette contre le mur, et il entra sans faire de bruit, pour ne pas réveiller son père et sa mère qui dormaient encore.